

ISABELLE DE FRANCE

EXPLICATION DE L'ÉNIGME HISTORIQUE DE MAI



Un des jours du mois de février de l'an 1396, grande était la préoccupation dans l'hôtel Saint-Paul, à Paris. Montons-en le large escalier, franchissons le palier du premier étage, et, suivant la galerie qui se développe dans la longueur de la façade, soulevons la tapisserie qui en dérobe l'extrémité. Des groupes de gardes encombrant la première salle, des seigneurs et des courtisans se pressent dans la seconde; sans les regarder, pénétrons dans la suivante, et laissons retomber la tapisserie soyeuse derrière nous. Le lieu où nous nous arrêtons est une vaste et sombre pièce tapissée de tentures de cuir de Bohême, vermiculé de dessins d'or; son jour voilé est tamisé par trois de ces longues fenêtres qu'on nomme aujourd'hui des lancettes, où sont enchâssées dans le plomb des images d'animaux aux formes bizarres, des rinceaux de feuillages luxuriants, et des chevaliers, ici, roides sur les étriers de leur grand cheval de bataille, là, se dressant comme des spectres, une main appuyée sur la garde de leur épée, l'autre posée sur la poitrine et cachée derrière l'écu triangulaire et armorié. Les rideaux sont de brocart d'or; les solives qui se détachent sur le plafond, en saillies longitudinales, sont revêtues de dorures et de peintures; contre les murs, des deux côtés, sont adossés des dressoirs aux pieds chantournés, chargés de vaisselle de prix, de hanaps gemmés, de drageoirs couverts d'incrustations et de mosaïques, de coffrets peints en camaïeu, et des chefs-d'œuvre délicats de l'orfèvrerie du treizième et du quatorzième siècle.

Dans l'angle de la cheminée, auprès d'une table massive dont le tapis de toile d'or chatoya de reflets irisés, est un siège à dais élevé couvert d'une housse frangée de perles. Une femme dont les ans ont respecté la beauté royale, car certes elle est belle encore sous ses cheveux d'un blanc de neige, occupe ce siège princier (1). Coiffée du hennin à long voile,

le regard sérieux et pensif, la tête appuyée sur sa main, Blanche d'Évreux, reine douairière de France, car c'est elle que nous voyons, échange une conversation animée avec le roi Charles VI. Celui-ci, debout au côté opposé de la cheminée et légèrement penché vers elle, écoute attentivement la princesse.

« Ainsi donc, sire, lui dit-elle, votre beau cousin d'Angleterre s'obstine à garder le silence ? »

— Oui, madame, répond le roi, aucune nouvelle de Londres, et rien du côté de Calais. Cependant vous savez vous-même combien nous pouvons nous fier à ceux qui surveillent la mer. On doit nous signaler sur l'heure toute voile qui apparaîtrait. Et pourtant, reprend-il après un silence, mon frère Richard a signé la paix de lui-même, et personne ne l'a poussé à solliciter la main d'Isabelle, ainsi qu'il l'a fait.

— La main de votre fille, sire ? mais certainement le roi d'Angleterre la veut. Serait-il assez insensé pour ne pas l'estimer son prix et risquer de perdre avec elle l'utile appui de votre alliance, et le bienfait de cette trêve qui a tant d'avantages pour lui ?

— Je comprends comme vous, madame, que ces considérations ont du poids.

— Certes, sire, elles ont du poids, et les conditions que Richard romprait s'il renonçait à ce mariage, vaudraient bien d'être regrettées ! Et voyons si je m'en souviens : pour quelques concessions légères auxquelles il s'est engagé en faveur de son jour de noces, une trêve de vingt-cinq ans étendue à ses alliés et aux vôtres : la main de madame Isabelle, laissée libre toutefois, aussitôt qu'elle aura douze ans, de rompre ou de serrer ces nœuds ; il est vrai aussi qu'une clause expresse interdit à ses héritiers tout droit éventuel au trône de France ; après tout, c'est pure justice ; mais ce qui a bien quelque valeur, vous avez promis de placer dans la corbeille de mariage de la future reine d'Angleterre, un

d'Évreux, et veuve de Philippe VI de Valois, fut une des plus belles princesses de l'époque. Elle avait soixante-trois ans au moment où s'ouvre notre récit.

(1) Blanche d'Évreux-Navarre, fille de Philippe, comte de Flandre, 1863 — TRENTÉ ET UNIÈME ANNÉE. — N° VI

douaire de quatre-vingt mille couronnes (1). Tout cela, est-ce à dédaigner ?

— Non, ce n'est point à dédaigner ; mais cependant, les œuvres parlent. Richard est fiancé à ma fille depuis bientôt dix-huit mois ; depuis lors, silence complet de sa part. Est-ce convenable ? Est-ce naturel ? Aussi, ne vous le cacherai-je pas, à vous, madame : je suis inquiet !

— Vous voulez dire préoccupé, sire ? mais inquiet !

— Si, si, j'en suis inquiet, madame : Richard est veuf, il a trente ans ; Isabelle n'en a pas huit, et des fiançailles peuvent se rompre. Pendant les cinq ans qui courront jusqu'à ce qu'elle aille le joindre et que leur union soit bénie, que d'événements fortuits peuvent briser nos espérances et remettre tout en question !

— Oh ! sire ! après un traité ! après une paix proclamée avec tant d'éclat ! après, surtout, des fiançailles si pompeuses et si publiques ! Non, seigneur, je ne crois pas, moi, à l'inconstance de Richard, encore moins à de tels actes. Je ne vois, dans tous ces retards, que l'opposition d'un seul homme, et Richard saura l'écarter.

— Quel est, s'il vous plaît, ce seul homme ?

— Son oncle, sire : Gloucester, l'ennemi de votre repos et celui de votre royaume. Si vous regardez de près dans tout ce qui vous contrarie, vous trouverez au fond sa main ou l'effet de son influence.

— Toujours lui ! murmura le roi. Et son front prit une expression pensive et chagrine.

— Mais, sire, dit vivement Blanche, il faut renverser cet obstacle ; il faut tout au moins l'aplanir.

— Nous allons y songer, madame ; vous nous y aiderez vous-même, et puisse nous venir d'en haut quelque salutaire pensée ! »

Pendant ces dernières paroles, Blanche d'Évreux s'était levée. Le roi, prenant sa belle main, la porta respectueusement à ses lèvres, ensuite il lui offrit la sienne et la reconduisit jusqu'au seuil de l'appartement où sa suite était demeurée. La portière soulevée un instant retomba sans bruit, et Charles VI demeura seul.

Six jours après cet entretien, les anxiétés de la cour de France s'étaient changées en allégresse. Le comte de Ruthland et le comte Maréchal arrivaient de Londres. Par les lettres qu'ils apportaient, Richard II demandait à Charles de daigner avancer l'époque où sa fiancée devait se rendre en Angleterre ; il souhaitait la faire élever selon les coutumes anglaises et la montrer à ses sujets, pensant que les cœurs de son peuple, trop peu inclinés vers la France, seraient facilement gagnés par cette reine de huit ans.

Alors tous les fronts s'éclaircissent. Le roi mande son orfèvre favori Jehan de Nanterre, son argentier maître Gouysinier, et tout ce que Paris possède de maîtres habiles dans tous les arts de la parure, du luxe et de l'ameublement. La commande qui leur fut faite excéda, disent les chroniques, le contenu du coffre royal. Tout fut prêt pour le mois d'octobre.

Au jour fixé, la jeune Isabelle de France, après avoir fait ses adieux au roi Charles VI, à la reine Isabelle de Bavière, sa mère, aux princes du sang, à la cour, sortit de Paris avec un train d'une ma-

gnificence inouïe. Devant son carrosse, un gentilhomme à cheval portait sur un coussin de velours la couronne royale d'or. Elle voulut faire, en passant, ses dévotions à Notre-Dame de Paris, et en traversant Saint-Denis, alla prier quelques instants sur les tombes de ses aïeux ; elle y prit congé de la France, puis la course de ses chevaux l'emporta vers la Picardie. Partis peu d'instants après elle, le roi et la reine la rejoignirent à Ardres. Richard les attendait déjà à Calais.

Une plaine située entre ces deux villes sur les confins des deux États, avait été marquée d'avance pour servir de lieu d'entrevue aux deux rois. Un siècle plus tard, ces mêmes lieux devaient voir les splendeurs du camp du Drap d'Or (1). A proximité et du côté d'Ardres, on avait dressé pour Charles VI et sa cour cent vingt tentes revêtues à l'intérieur de tapisseries à personnages, couvertes à l'extérieur de tentures mi-partie aux couleurs du roi et environnées d'une enceinte palissadée. Le pavillon carré du prince était isolé en avant des autres et les surpassait en grandeur. Derrière le camp, vers Calais, se déployaient les cent vingt tentes de Richard d'Angleterre, abritées par une chaîne de collines et ressortant sur le fond sombre des bois qui les empanachaient. Le pavillon royal avait la forme d'une tour ronde et dépassait en hauteur toutes les autres. Un grand poteau auquel aboutissaient les cordes de soutien des tentes royales, marquait le milieu du camp et le lieu où devaient se rencontrer les rois de France et d'Angleterre.

Enfin, le 27 octobre, par une brillante journée, la population des villes environnantes couvre de ses flots les hauteurs voisines et attend depuis plusieurs heures que le bruit du clairon donne le signal désiré. Bientôt, de Calais et d'Ardres, débouchent deux brillants cortèges ; et tout d'abord, voici venir, le corps droit et en grand costume, monseigneur le comte d'Harcourt, monté sur son bouillant destrier et portant l'épée royale haute devant les pas de Charles VI ; puis, sur un autre beau cheval caparonné de drap d'or, c'est le roi de France lui-même, vêtu d'un simple chaperon et d'un habit court qui ne dépasse pas le genou. Là-bas, à ce point opposé, Richard Plantagenet tient aussi la tête du cortège de sa nation ; on le reconnaît à sa longue robe traînante, à sa chevelure blonde et soyeuse lissée le long de ses joues, à son bonnet à plume rouge rattachée d'un nœud de diamants, à la beauté un peu efféminée de son visage, et à l'épée que le premier baron de l'Angleterre porte droite et nue devant lui.

Mais voici que les huit cents chevaliers formant la suite brillante des deux rois mettent pied à terre, et font halte à une portée d'arc des lignes des tentes. Les deux souverains, restés à cheval et suivis des seuls princes de leur famille, marchent aussitôt l'un vers l'autre. Les compliments affectueux, les protestations et les remerciements s'échangent ; on se fait des dons réciproques d'une magnificence royale. Les deux princes se donnent la main et jurent de faire élever sur le lieu même où ils se trouvent une chapelle dédiée à Notre-Dame-de-la-Paix.

— Ils se rendent ensuite ensemble au pavillon de

(1) Deux cent mille livres.

(1) Entrevue entre François I^{er} et Henri VIII, en 1520.

Charles VI. Toutes les tentures s'abaissent, les rois et les princes du sang tiennent, loin de tous les regards, un conseil secret où seront agités les intérêts les plus pressants et les plus sérieux des deux peuples. Quelques heures plus tard, le roi d'Angleterre, comblé de nouveaux présents de Charles VI et déjà en route pour Calais, retournait à la course de son destrier vers son beau-père et presque au seuil de son pavillon, lui passait au cou un collier d'or et de pierres; puis, rejoignant sa brillante escorte, il rentrait dans Calais.

Le lendemain vit se renouveler le même cérémonial, mais un épisode imprévu vint en accabler la fin. A l'instant où les rois retournaient vers Calais et Ardres, un orage épouvantable éclata, et cent quarante d'entre les pavillons de Charles VI furent renversés et ruinés; les collines protégèrent ceux de Richard, dont quatre seulement furent détruits. Les princes avaient eu le temps de gagner leurs villes à la course de leurs chevaux; mais les chevaliers que le respect et le cérémonial tenaient à distance, furent emportés par les leurs dans toutes les directions. Ils coururent toute la nuit par monts et par vaux sous une pluie torrentielle et à travers bien des dangers, causés par la profondeur des ténèbres et leur ignorance des lieux.

Le troisième jour, cependant, la jeune Isabelle de France, qui était demeurée tout ce temps à Ardres, fit son entrée dans le camp au son des clairons et d'autres instruments de musique. Elle était vêtue d'une robe royale de brocart blanc semée de fleurs de lis d'or, d'un surcot brodé de diamants et d'un manteau traînant d'hermine. Un long voile de point d'Angleterre couvrait sa chevelure blonde et retombait jusqu'à ses pieds; elle portait une couronne d'or incrustée de pierres précieuses. Isabelle traversa le camp, à demi couchée dans une litière portée par quatre chevaliers du corps. Derrière elle chevauchaient sur quatre haquenées grises les dames auxquelles cet honneur était dû. Des chars, des litières, des destriers magnifiquement harnachés portaient ensuite les princesses, l'élite des seigneurs et des dames les plus qualifiés de la cour. Richard attendait sur son trône. La fiancée royale mit pied à terre, et les duchesses de Lancastre et de Gloucester s'avancèrent pour lui faire leurs révérences; ensuite les ducs d'Orléans, de Berry et de Bourgogne enlevèrent respectueusement dans leurs bras la petite fille de France et la présentèrent au roi d'Angleterre. Quand elle se vit replacée sur la jonchée de fleurs de serre qui émaillait les abords du trône, elle salua par deux fois le prince en s'avancant de quelques pas et en fléchissant le genou; mais Richard ne laissa pas lieu à la troisième révérence, et s'empresant de se lever, il se pencha vers l'enfant le sourire aux lèvres et lui donna tendrement le baiser de paix.

« Mon fils, dit alors Charles VI d'une voix émue et profonde, voici ma fille que je vous avais promise; je vous la laisse, en vous priant de l'aimer désormais comme votre femme.

— Je jure de la rendre heureuse, répondit le roi d'Angleterre; je m'y emploierai de toutes mes forces et de tout mon cœur, et je la reçois de vos mains comme mon épouse bien-aimée et déjà bien chère. »

Alors la petite fiancée se retourna vers ses parents et fit en pleurant ses adieux au roi son père, à la reine, aux princes du sang et à la cour qu'elle quittait. Remise ensuite aux dames qui composaient sa maison, elle remonta en litière et alla attendre Richard à Calais.

Cependant, un brillant banquet était offert à Charles VI par son gendre; les deux rois s'assirent seuls à la même table. — Au sortir du banquet royal, Charles VI reçut de Richard et aussi du duc de Lancastre deux colliers, dont le plus précieux provenait du roi Jean le Bon, et il fit don lui-même au roi d'Angleterre d'un magnifique collier et d'un vase d'or massif pour offrir le vin, les épices. Cet acte de courtoisie réciproque termina ce jour d'apparat. Bientôt un roulement de chars et le bruit d'un galop nombreux annoncèrent le départ de la cour de France et se perdirent dans le lointain, avant que les flots de poussière qu'avait soulevés leur passage se fût dissipé dans les airs.

Le mariage du roi et de la jeune reine d'Angleterre fut célébré pompeusement le lendemain à Calais, et le couronnement d'Isabelle eut lieu peu de jours après à Westminster.

Quatre ans plus tard, quittant Windsor pour aller comprimer un soulèvement en Irlande, Richard II assistait à une messe solennelle avant de sortir du château (1). A la porte de l'église, il partagea les épices avec la jeune Isabelle de France, l'enleva ensuite dans ses bras, et contemplant avec un attendrissement encore tout paternel cette reine de onze ans, il l'embrassa à deux reprises: « Adieu, madame, lui dit-il, adieu, pour jusqu'à mon retour! » Puis, la remettant aux mains de ses dames, il monta à cheval avec son escorte et partit dans la direction de Bristol. Il laissait la jeune Isabelle confiée et recommandée aux trois grands seigneurs du royaume établis le plus avant dans sa confiance (2).

Mais les jours du malheureux prince étaient dès ce moment comptés. Il apprend au fond de l'Irlande la trahison de ses cousins le duc de Lancastre et le comte de Northumberland; et pressé par ses fidèles de revenir en Angleterre, il voit par son indécision son armée dispersée, et se dirige presque seul vers Conway (3). Déjà se dressent devant lui les tours et l'imposante masse de la demeure féodale; mais dans la vallée qui l'encercle et sur la haute plate-forme il n'aperçoit que solitude. Dix-huit jours de vaine attente avaient découragé l'armée, et ni les menaces, ni les prières, ni les larmes même de ses amis n'avaient pu la retenir sous les étendards. Ses dévoués, navrés eux-mêmes, l'attendaient seuls au rendez-vous avec ces funestes nouvelles. Tandis que le malheureux roi est encore en proie à l'indécision, un perfide et trompeur avis émané de l'un des rebelles le décide à sortir imprudemment de la forteresse pour aller à la rencontre de prétendus défenseurs. Le pont-levis est abaissé: Richard, suivi de ses amis, des ministres restés fidèles et d'un petit nombre de serviteurs, vingt-trois compagnons en tout, sortent de la voûte profonde, traversent au

(1) En 1399.

(2) Plus tard, aux premiers mouvements du duc de Lancastre contre Richard, ils se sauvèrent à Bristol.

(3) Comté de Caernarvon, au pays de Galles.

pas l'esplanade, s'engagent dans l'étroit sentier creusé au flanc de la hauteur et arrivent sans défiance à une descente rapide battue à gauche par la mer et à la droite de laquelle surplombe un rocher gigantesque. Le prince descend de cheval, essaie quelques pas à pied et voit tout à coup la vallée hérissée de bannières et de pennons.

« Dieu du paradis, s'écrie-t-il, assistez-nous, car nous sommes trahis. Milords ! mes amis ! ne voyez-vous pas, là-bas, flotter tous ces étendards ? »

A l'instant, le comte de Northumberland et onze affidés, cent lances et deux cents archers sortent d'un détour du rocher et coupent la retraite au prince.

Richard fut forcé de céder au nombre. Enveloppé et fait prisonnier, il fut placé au milieu des traitres et on prit le chemin de Londres. Le soir, il fallut s'arrêter au château de Flint. On rapporte qu'après une nuit sans repos, le roi monta au sommet de la tour, et que se voyant cerné de tous côtés par l'innombrable armée de son rival, il se sentit irrévocablement perdu. Alors son cœur brisé se reporta douloureusement vers sa chère retraite de Windsor, vers la jeune reine et vers Dieu. Peu après, au sortir de table où il avait été saturé d'outrages, il fut appelé dans la cour pour recevoir le duc de Lancastre. Celui-ci fléchit le genou deux fois en se portant à sa rencontre ; puis, avec une froide insolence :

« Monseigneur, osa-t-il lui dire, votre peuple se plaint de ce que depuis vingt-deux ans vous le gouvernez despotiquement ; s'il plaît à Dieu, je vous aiderai à le mieux conduire. »

Là-dessus, les destriers du roi étant demandés, on lui amena un cheval misérable et maigre sur lequel on le fit monter, et il s'achemina derrière le duc de Lancastre au son des trompettes et des plus joyeuses acclamations. A Lichfield, le malheureux roi s'échappa par une fenêtre, fut ressaisi dans le jardin, et à peine arrivé à Londres, fut enfermé dans Westminster et de là jeté dans la Tour, déposé par acte public, et condamné en dernier lieu à une détention secrète et perpétuelle. La nuit la plus impénétrable plana sur le lieu où on l'avait transporté et sur les derniers jours de sa vie, mais nul contemporain ne douta qu'elle n'eût été tranchée par un crime.

Peu après l'avènement de Lancastre au trône, où il monta en 1401, sous le nom de Henri IV, la porte du château de Pontefract tourna sur ses vieux gonds rouillés, la herse monta lentement le long de ses fortes charnières, le pont-levis fut abaissé, et le cercueil de Richard II sortit de la sombre demeure. Le corps fut, selon la coutume, exposé à visage découvert dans l'église de Saint-Paul de Londres, puis transporté à Westminster, où fut célébré un service ; enfin, dirigé vers Longley, où on le mit dans le tombeau.

Richard commit de grandes fautes, il céda trop souvent aux mauvaises inspirations d'une odieuse politique ; mais la perfidie et la cruauté dont il fut victime, sa détention illégale, sa déposition et sa mort sont une tache ineffaçable sur le front de son successeur.

Pendant ce temps, la jeune Reine languissait dans la solitude. — A peine Richard avait-il eu quitté Windsor, qu'on chassa d'auprès d'elle et de l'Angle-

terre tous les seigneurs et toutes les dames venus de France dont la compagnie avait pour elle du charme et lui rappelait le langage et l'affection de sa famille. On ne lui laissa qu'une demoiselle, son état fut diminué, et sa maison restreinte à quelques serviteurs anglais. On la relégua loin de Londres, dans le château de Wallingford, où elle fut comme oubliée, et elle y passa plusieurs mois, sans avoir d'autre distraction que d'errer sous les ombres mélancoliques de ses avenues centenaires.

Après la mort de Richard II, Henri de Lancastre osa bien essayer de nouer avec Charles VI quelques relations pacifiques ; mais en maintenant de nouveau dans l'intérêt seul de la France la trêve conclue avec son malheureux gendre, Charles, profondément indigné, traita les envoyés anglais avec une hauteur glacée et demanda par initiative le retour de sa fille en France. Henri IV ne put refuser d'acquiescer à cette demande et ajouta « qu'il trouvait » juste que tout ce que la Reine avait apporté et » tout ce qu'elle possédait de plus précieux en or, » pierreries, étoffes de soie et autres richesses lui » fût restitué.

« Le roi d'Angleterre alla la voir pour la consoler, prit congé d'elle très-courtoisement, et la fit » conduire à Calais avec une suite brillante. Isabelle » quitta cette ville le 7 août, fut reçue et prit les » épices dans un splendide pavillon élevé pour cet » effet près de la chapelle de Lelighen, avec les » illustres dames et demoiselles qui avaient autre- » fois composé sa suite et qui fondaient en larmes. » Elle les consola affectueusement, leur fit des présents selon leur qualité, et prit congé d'elles en » leur donnant le baiser de paix. »

Peu d'instants après, la jeune veuve de Richard rejoignait son grand-oncle le duc de Bourgogne. Froid spectateur de ces adieux, il l'attendait depuis longtemps sur une hauteur voisine du pavillon avec six cents chevaliers et écuyers des plus nobles maisons de France rangés en ordre de bataille. Il la fit monter en carrosse avec toute sorte d'honneurs et la ramena à Paris.

Elle y rentrait après cinq ans. Que d'épreuves inattendues avaient pâli son jeune front depuis le jour qui l'avait séparée de la cour de France ! Elle fut reçue de son père Charles VI avec tendresse et effusion.

Ces événements se passaient dans les premiers jours de l'année 1401. Madame Isabelle de France mourut en 1409, unie depuis trois ans à peine au jeune Charles d'Orléans, devenu célèbre depuis par sa captivité à Londres, ses sentiments chevaleresques, son goût pour les arts et les lettres et aussi par ses poésies. Elle avait alors vingt-deux ans. Le prince arrosa de ses larmes les robes de bal et de fête, les fraîches parures, les manteaux de cour, les blanches hermines, les diamants, les bandeaux de perles moins éblouissants et moins beaux que cette gracieuse enfant. Il fit réunir sous ses yeux le satin, le velours, la moire, les étoffes d'or et d'argent portés dans des jours d'apparat et encore tout imprégnés des senteurs qu'elle avait aimées ; puis il voulut qu'elles ornassent les chapelles de Saint-Denis et les donna à son Trésor, pour ne consacrer qu'à Dieu et aux saints ces pures et chères reliques.

M^{me} FÉLICIE D'AYZAC.

BIBLIOGRAPHIE.

L'ILE DE CEYLAN

SES CURIOSITÉS NATURELLES

Par OCTAVE SACHOT (1).



L'île de Ceylan est célèbre dans tous les récits qui traitent de l'extrême Orient. Pour la conteuse arabe des *Mille et une Nuits*, c'est Serendib, l'île merveilleuse, riche en perles et en parfums; pour les disciples de Bouddha, c'est une terre sacrée et un des berceaux de leur croyance; les Phéniciens l'avaient connue, les flottes de Salomon y ont abordé; elle formait, avant la conquête portugaise, en 1505, un des plus anciens royaumes de la terre, habité par un peuple dont l'origine se perd dans la nuit des temps, et qui étale encore aujourd'hui des chroniques historiques remontant à vingt siècles. Les poètes orientaux ne l'appellent que *la terre des jacinthes et des rubis, l'île des bijoux, un diamant sur le front de l'Inde*, et cependant cette terre célèbre est restée couverte d'un épais nuage, jusqu'au moment où les travaux d'un Anglais, sir J. Emmerson, en ont fait connaître les mœurs, les aspects, les curiosités: le livre de M. Sachot, que nous recommandons à nos lectrices est un abrégé du travail de l'auteur britannique.

« Le voyageur qui vient du Bengale, dit notre aimable guide, laissant derrière lui le delta mélancolique du Gange et la côte torride de Coromandel, et l'Européen, encore plein du souvenir des sables brûlants de l'Égypte et des plateaux calcinés de l'Arabie, éprouvent le même éblouissement en voyant s'élever au-dessus des vagues cette île enchanteresse, avec ses hauts sommets couverts de forêts splendides, et ses côtes à la végétation luxuriante, au tapis de perpétuelle verdure qui se déroule jusqu'à la mer et s'étale au-devant du flot.

» Comme pour ajouter à la magie du paysage, des deux côtés de l'île, la mer, pendant la mousson du sud-ouest, prend sur le rivage une teinte pourpre d'autant plus remarquable, qu'au lieu d'aller en se dégradant à mesure qu'elle s'éloigne de terre pour se fondre avec la couleur naturelle de l'eau,

elle se termine brusquement de manière à paraître un collier de rubis jeté au cou de la coquette *Singhala* (1). Ce phénomène est dû à la présence d'infusoires de la nature de ceux qui ont fait donner au Pacifique le nom de *mer Vermeille*, en face des côtes de Californie.

» Le panorama qui, du sommet du pic d'Adam, s'offre aux yeux émerveillés du voyageur, n'a peut-être pas en grandiose son pendant dans le monde: aucune autre montagne ne laisse le regard embrasser aussi librement une parcellle étendue de terre et de mer. Au nord et à l'est l'œil plane sur la zone de hautes collines qui entourent le royaume de Kandy, tandis que du côté de l'ouest, la vue s'étend au loin sur des plaines onduleuses coupées par des rivières comme par autant de fils d'argent, et que, dans les vapeurs empourprées de l'extrême horizon, le reflet étincelant du soleil sur les vagues découpe la ligne de l'Océan indien. »

C'est là le beau côté de la médaille: paysage admirable, ciel toujours pur, forêts regorgeant de fleurs et de fruits, n'est-ce pas un véritable Eden? « Trompeuse apparence, poursuit l'auteur, leurre d'un instant. Cette incomparable fécondité dans la nature végétale a son pendant dans la nature animée, et l'ensemble formidable que celle-ci présente vous oblige à une lutte continuelle.

» Si les dangers que vous fait courir la présence des grands carnivores, ours, léopards, panthères, etc., ou de reptiles redoutables tels que le cobra et le crocodile, ne sont pas plus grands que dans les autres pays tropicaux, l'eau, la terre, le rocher, l'air que vous respirez, la maison que vous habitez, sont infestés de myriades d'êtres vivants, tous plus ou moins acharnés à votre poursuite, et avec lesquels il n'est pas de trêve possible. D'innombrables essaims de mouches, de guêpes, de moustiques s'élancent à qui mieux mieux dans l'air en quelque endroit que vous vous trouviez; la terre grouille d'insectes en perpétuel mouvement; partout où il y a une apparence d'humidité, des grenouilles de dimensions effrayantes vous déchirent les oreilles de leur coassement insupportable; s'il vous arrive de heurter une branche en traversant à cheval le moindre coin de jungle, il vous tombe une averse de tiques sur la nuque. Avec quelque précaution que vous marchiez, des centipèdes, longs quelquefois de trente centimètres, s'insinuent sous vos vêtements et vous rampent sur la peau, et quand vous passez par les vallées des districts montagneux, des bataillons de sangsues terrestres se jettent aux jambes de votre monture,

(1) Un volume in-12, prix : 1 fr. Chez Victor Sarlit, 25, rue Saint-Sulpice, à Paris.

(1) *Ceylan*, en malais *Singhala*.

et finissent par gagner les vôtres et vous grimper à la gorge.

» Vous croyez peut-être que vous allez échapper à vos bourreaux en vous enfermant dans votre maison ? Erreur : vous y êtes encore plus mal qu'en plein air. Les fourmis rouges suffiraient à elles seules pour rendre la vie intolérable. Or, vous avez par-dessus le marché les termites. Ces merveilleuses petites créatures sont plus nombreuses que les feuilles de la forêt, que les grains de sable du rivage ; elles travaillent avec une vigueur et une rapidité surprenantes. Elles vous rongeront les poutres et la charpente d'une maison jusqu'à ne plus laisser du bâtiment que sa croûte de pierres et de mortier. Elles vous détruiraient en une seule nuit tout le contenu d'un porte-manteau, et vous perceront un labyrinthe de tunnels et de galeries à travers tout un rayon de bibliothèque. A la porte même des villes, vous êtes exposé à voir dans l'ombre briller, à travers le feuillage, les yeux d'émeraude d'un léopard affamé, et vos jardins sont dévastés par des troupes de singes que vous envoient les forêts voisines. Enfin vous avez pour commensaux et hôtes permanents des lézards énormes, des serpents à sonnettes, des scorpions, des cobras et une foule d'autres hôtes qui font que, malgré sa nature splendide, Ceylan n'est pas encore tout à fait le paradis sur terre. »

Plus je vis l'étranger, plus j'aimai ma patrie !

peut-on ajouter après avoir lu une description pareille. Et la race humaine à Ceylan ne rachète pas les inconvénients offerts par les races félines, sauriennes, ophidiennes, etc., etc. Des mahométans, des sectateurs de Bouddha, des idolâtres qui réverent un vieux singe, de malheureuses tribus, plus méprisées que les parias de l'Inde, voilà de quoi se compose la population de cette île. Quand viendra l'heureux instant où les lumières de l'Évangile dissiperont les ténèbres amassées par des siècles d'erreur, et feront de ce peuple misérable, divisé en castes ennemies, un seul peuple, frère par la foi, et dont tous les membres seront enfants du même Père ?

RÉSÉDA

Par M^{lle} ZÉNAÏDE FLEURIOT (1).

« Madeleine a sept ans. C'est une enfant d'apparence frêle et d'une grande délicatesse de constitution. De ses petites épaules arrondies et basses s'élève comme une tige élégante son cou étroit, blanc et flexible. Ses traits sont peu réguliers, peu accusés ; ses cheveux sont blonds sous le soleil, châains dans

l'ombre ; ses yeux sont noirs et doux ; sa bouche ne semble faite que pour le sourire ou le baiser. On aime, on contemple volontiers ce petit visage pâle, mais d'une pâleur douce et saine, et l'on pense involontairement que cet œil aimant ne saurait prendre une expression méchante, que cette petite bouche ne pourrait prononcer une parole dure. Les mouvements de Madeleine sont plutôt lents que vifs ; elle marche légèrement, elle s'assied avec grâce, elle se pose ici et là comme l'oiseau sur les branches de l'arbre qu'il a choisi pour sa demeure. Sa physionomie est mobile dans sa constante suavité. Tantôt c'est un sérieux ravissant, tantôt une joie bien sentie, quelquefois une mélancolie charmante. Faites-lui raconter la mort de son houvreuil, les belles choses qu'elle a vues chez Séraphin, la colère d'un enfant, et vous verrez tout à tour se refléter dans son clair regard ces expressions diverses avec leurs nuances les plus insaisissables. Où a-t-elle pris cette mélancolie, ce sentiment qui se peint hâtivement sur ses traits délicats ? c'est le secret de Dieu qui a donné à l'âme de cette enfant une sensibilité précoce, un épanouissement prématuré. Ordinairement, chez les enfants de cet âge, l'âme sommeille, la vie physique paraît surtout développée en eux. Chez Madeleine, l'âme est vivante et visible : c'est une fleur déjà éclosie, qui a déjà un certain parfum. »

Ce charmant portrait, que nous avons eu tant de plaisir à citer, est celui de l'héroïne du livre, qui porte le surnom de *Réséda*, doux emblème de sa grâce et de ses modestes vertus. *Réséda* est en apparence orpheline ; elle passe de la tutelle d'un bon grand-père breton à celle d'une jeune dame anglaise ; elle va des landes de la Bretagne aux délicieux paysages de l'île de Wight ; sa vie d'enfant et de jeune fille est mêlée à celle des personnages les plus divers ; gentilshommes français dévoués au trône et à l'autel, bons paysans, *pâtours* et *clouars* bretons, gentlemen malades du spleen, orgueilleuses ladies, tout ce monde se meut autour d'elle, et la mêle à des scènes douces et tragiques, émouvantes quelquefois, gracieuses toujours. Tant de pérégrinations ramènent *Réséda* à Paris, et là, d'une manière inopinée et un peu romanesque, elle retrouve son père et sa mère, et le livre finit. Il manque essentiellement à l'unité de temps et de lieu, mais il remplit les conditions que l'on est en droit d'exiger d'un roman : il plaît et il amuse ; de plus, il laisse une salutaire impression. Le caractère de *Réséda*, dans sa douceur et son dévouement, est bien suivi ; il s'offre comme un modèle aimable sans avoir rien d'idéal ni d'insaisissable. Les paysages esquissés par mademoiselle Fleuriot sont vrais et bien colorés, et il nous semble qu'il y a là pour son heureux talent, une veine à exploiter.

Nous recommandons ce joli livre à toutes nos lectrices, sûre de les obliger en leur indiquant un nouveau travail d'un auteur que, déjà, elles ont vivement apprécié.

M. B.

(1) Un volume in-12, chez Bray, 66, rue des Saints-Pères. Prix : 2 francs.

UNE FILLE PRÉTENTIEUSE



Un très-impertinent éclat de rire interrompit sans façon Paul Daranvil dans l'importante opération qui l'occupait : il plaçait le plus gracieusement possible, au milieu des plis de sa cravate solferino, une épinglette dont la tète, formée de deux brillants et de trois améthystes, représentait, si toutefois un bijou peut représenter une fleur, une pensée. Celle-là gagnait en éclat ce quelle perdait en velouté. Paul ne se détournait pas, mais il lança un coup d'œil à gauche dans la haute glace confidente de ses projets coquets.

Une figure jeune, mutine, parée de cheveux et d'yeux brillants, de dents étincelantes, de joues fraîches, y apparaissait.

« Eh bien, ma sœur ? demanda le jeune homme sans s'émouvoir.

— Eh bien, mon frère, je ris à la pensée du tour que je joue à votre gravité.

— Voyons le tour ? »

La jeune fille fit deux ou trois bonds, et alla se blottir dans un coin du canapé. Tournée ainsi qu'elle l'était, elle avait son frère en face.

« Hier, commençait-elle, je t'ai fait attendre cinq minutes.

— Dix, ma chère.

— Enfin peu importe, va pour dix. Donc je me coiffais à la hâte, et je t'entendais grommeler et gronder. Tu disais à bonne maman : Cette Louise n'est jamais prête, sa toilette n'en finit pas ; les femmes ! est-ce assez insupportable ? J'arrive en courant, tu me grondes. J'avais oublié l'échantillon que je devais assortir ; par crainte de ta méchante humeur, je ne vais pas le chercher, et je perds une occasion précieuse. Je conserve une patience vraiment admirable, et je t'entends sans sourciller m'accuser d'être une heure à ma toilette. Mais à part moi, je me dis : c'est bien, à la première occasion on lui ravaudra ça. L'occasion n'a pas tardé. Sais-tu depuis combien de temps dure ta toilette, mon petit Paul ?

— Non, et tu n'en sais pas davantage, je suppose ?

— Pardon ; j'ai fait surveiller ; il y a une heure et quart que tu y es, tu entends, une heure et quart ?

— Qui sait si je n'ai pas fait autre chose, dit Paul en dissimulant un sourire, j'ai pu lire, écrire, fumer dans ma chambre.

— Conscienceusement, l'as-tu fait ?

— S'il faut l'avouer, non.

— Ah ! j'en étais sûre. Donc c'est bien prouvé, tu n'as plus le droit de te plaindre, tu as été une heure

et quart à t'habiller, et encore voilà une épinglette piquée sans grâce. »

Louise se leva et fit tourner l'épingle.

« Là, c'est mieux, dit-elle ; en se rasseyant, mais quand j'y pense, une heure et quart !

— Une belle scie que tu viens d'inventer là, Louise ; jusques à quand, comme dit Cicéron, abuseras-tu de ma patience ? le rôle de bûche me plaît peu, tu dois le savoir.

— Et, vu la gravité des circonstances, tu trouves peut-être les plaisanteries hors de propos.

— Il est certain que cette journée a pour moi son côté intéressant, répondit Paul qui, subitement devenu sérieux, se mit à marcher lentement dans le salon les mains dans les poches de son gilet. Je ne suis pas fat de ma nature, et j'ai bien peur de ne pas plaire à mademoiselle Desforges. »

La jeune fille regarda finement son frère et sourit avec une certaine complaisance. Ce sourire pouvait se traduire ainsi : elle serait bien difficile.

Il est vrai que Paul Daranvil était un fort joli garçon, aux yeux intelligents, au sourire doux, distingué dans son maintien, gracieux dans ses manières, possesseur d'une réputation solidement établie, d'une fortune non moins solide, d'une position pleine d'avenir, enfin formant au moral et au physique, selon l'idéal et selon le positif, ce qu'on peut hardiment appeler un excellent parti.

« Valentine est-elle prévenue de tes arrières-pensées ? demanda Louise.

— Non. J'ai formellement déclaré à bonne maman qu'il ne fallait pas qu'elle en fût instruite. Ce mariage est convenable et vivement désiré par les grands parents, c'est bien ; seulement comme j'y entre aussi pour quelque chose, je veux la voir telle qu'elle est, l'apprécier, ce qu'elle peut valoir, à mes yeux du moins, et pour cela je ne dois pas avoir en face de moi une personne émue ou déconcertée qui échapperait, par là même, à l'examen. Ceci est une épreuve qui peut être pour moi décisive ; mais ce n'est qu'une épreuve. Après, je marcherai en avant ou je reculerai selon mon bon plaisir. Pour plaire à bonne maman, je ferais l'impossible, excepté me marier contre mon gré. Elle me désigne une femme douée, selon elle, d'une jolie figure et d'un aimable caractère, et dont la fortune égalera la mienne. Je ne suis ni assez présomptueux ni assez sot pour laisser passer l'occasion, mais dans une affaire de ce genre, on peut, sans tomber dans le sentimentalisme, demander que le cœur ait sa petite part. Je veux aimer ma femme et en être aimé. Voilà ce à quoi bonne maman pense le moins : Nos domaines se touchent, nos familles se

valent, nos âges sont en harmonie, donc que l'affaire soit faite. Halte-là !

— Bonne maman dit toujours que les mariages d'inclination sont des folies, remarqua Louise en souriant.

— Oui, mais que raconte la chronique ? que riche, elle a épousé mon grand-père qui ne l'était pas. Il fallait bien qu'il y eût un grain d'amour là-dessous.

— Pauvre bonne maman ! c'est si vieux qu'elle a bien pu l'oublier. Et puis son expérience ne la rend pas du tout exclusive ; elle serait fort accommodante si les circonstances l'exigeaient. En épousant Valentine Desforges, la raison et l'inclination peuvent marcher de compagnie. On dirait qu'elle a pressenti tes idées là-dessus, et je ne puis te dire à quel point elle redoute cette épreuve. Sans se l'avouer, elle a la plus grande crainte que Valentine ne te déplaie. »

Le jeune homme qui, pour écouter sa sœur, s'était arrêté devant une table ronde chargée de journaux et de livres, y prit un album, l'ouvrit, le feuilleta, et puis demeura pensif. Ses yeux allaient alternativement de l'une à l'autre page. Chacune d'elles représentait la même femme en deux poses différentes. Dans celle où elle apparaissait de face, elle était assise sur une chaise au dossier sculpté, elle songeait, les mains mollement croisées, les yeux vagues, la taille ployée ; dans l'autre, elle était debout, appuyée contre le grillage d'une terrasse sur lequel couraient des branches de lierre. Sa main tenait un éventail. De face et de profil, c'était une très-jolie femme, aux traits purement dessinés, à la taille élégante, au maintien noble.

« Il faut convenir qu'en photographie, du moins, mademoiselle Valentine ne saurait inspirer cette crainte, remarqua Paul, répondant enfin à sa sœur. »

La jeune fille se leva, s'approcha de lui, et regarda par-dessus son épaule.

« La ressemblance est parfaite, dit-elle, c'est bien Valentine. »

— Embellie peut-être.

— Oh ! Paul, la photographie n'a jamais embelli une femme.

— C'est vrai. Donc, mademoiselle Valentine est très-belle. Ce qui me déplaît en elle, c'est la pose. Ici, la main est mal placée ; elle est bien faite, c'est clair, mais il était inutile de le faire voir aussi ostensiblement, et puis le cou est roide ; là, la taille se ploie avec prétention, tout cela, au second coup d'œil, manque d'harmonie, de naturel. Ces photographes de province donnent généralement à leurs modèles des poses guindées, absurdes. »

Si Paul avait en ce moment regardé sa sœur, il eût vu un imperceptible sourire plisser ses lèvres rouges.

Mais il était tout entier à son examen.

« Au fait, j'ai tort de regarder ces photographies, reprit-il tout à coup en fermant l'album, cela m'empêchera d'être agréablement surpris. J'ai tant entendu vanter sa beauté que je suis sûr d'éprouver une déception. C'est, en définitive, rendre aux gens un très-mauvais service que de les peindre trop en beau. On se figure des merveilles, et la réalité désempante. Il y a de ces amis zélés, mais maladroits, qui vous font une réputation de beauté et d'amabilité impossible à soutenir. Cela ne serait agréable que dans le cas où on ne paraîtrait jamais devant les

personnes ainsi prévenues en notre faveur. Il est si doux de passer pour mieux qu'on n'est !

— Sais-tu ce que prouve cette savante dissertation ? Que j'ai eu raison de garder sur Valentine ce silence prudent qui l'exaspérait.

— C'est que tu y mettais de la malice. Voyons, maintenant que ma décision est prise, que je suis tout bonne volonté, tu pourrais bien me confier à l'oreille ses petits défauts, me dire franchement ce qu'elle est comme esprit, comme caractère, comme... enfin comme femme.

— Tu es si bon juge ! fit Louise avec une mine des plus provocantes. Va, je me garderai bien de gâter tes impressions par des on-dit. D'ailleurs, que te dirai-je ? Il y a plus d'un an que je n'ai vu Valentine.

— Mais avant ! Entre pensionnaires, on se connaît si bien ! Parbleu ! tu peux bien me dire cela à moi.

— Et si je te confiais les anciens petits travers de Valentine, qu'en adviendrait-il ? Tu serais prévenu contre elle.

— Non, cela ne me fera rien.

— Allons donc !

— Je te le jure.

— Illusion. Or, bonne maman désire ardemment ce mariage ; Valentine est une bonne enfant, donc je ne dirai pas un mot qui puisse t'influencer. »

Comme elle déclarait cela d'un ton qui ne manquait pas de fermeté, la porte s'ouvrit, une vieille dame entra.

« Mes enfants, nous avons deux grandes lieues à faire, il est dix heures et demie, et chez madame Desforges, on dine à midi précis, dit-elle. »

Paul et Louise s'éclipsèrent, et deux minutes plus tard, ils rejoignirent madame Daranvil dans le vestibule. Une voiture les attendait à la porte, ils y montèrent tous les trois, et ils partirent au trot de deux excellents chevaux.

Au bout d'une heure, ils arrivèrent devant une maison de campagne de très-vieil aspect. Au moment où un domestique leur ouvrait la grille qui fermait la cour, la porte principale s'ouvrit, un adolescent en uniforme à lisérés bleus, et deux femmes se montrèrent sur le perron. L'une avait la taille voûtée et les cheveux blancs ; l'autre était grande, svelte, jeune. Son visage correctement beau se détachait éclatant de fraîcheur sur la muraille grise ; ainsi vue, debout et immobile sur le seuil de ce manoir antique, elle était belle à peindre et à contempler.

Les yeux de Paul avaient passé par-dessus le lycéen et la vieille dame, et s'étaient arrêtés fixement sur la jeune fille. De cette distance et dans l'émotion de l'arrivée, il lui était permis de lui adresser un de ces regards inexorables qui valent une longue étude. Il était homme du monde, homme de goût, quelque peu artiste, il fut ébloui, et quand il offrit la main à sa sœur pour descendre de voiture, il lui murmura à l'oreille, d'un accent bien convaincu, un mot fermement accentué : charmante !

Louise hocha la tête d'une assez singulière façon, et rejoignit sa grand-mère au-devant de laquelle madame Desforges s'avançait.

Les visiteurs introduits dans le salon, Paul se trouva en tête-à-tête avec le collégien qui avait commencé par lui serrer la main en camarade, et qui, pour faire oublier son âge, prenait des airs d'homme

tout à fait gentils. Les dames et les jeunes filles étaient allées se débarrasser de leurs vêtements de voyage. Pour ces dernières, ce ne fut qu'un prétexte fallacieux, car leur absence dura beaucoup plus longtemps qu'il n'était nécessaire. Le jeune homme se sentait légèrement impatienté, et ne prêtait qu'une attention distraite aux choses plaisantes que lui racontait Émile Desforges, fort bavard de son naturel. Enfin Valentine et Louise reparurent. Madame Desforges appela Valentine pour la prier de transmettre un ordre oublié, Paul alla s'asseoir près de sa sœur, et d'un air extrêmement aimable, il lui dit à demi-voix :

« Tu es impatientante, et je te prie de ne plus faire de ces échappées, j'aurais voulu causer un peu avant l'arrivée des autres invités.

— C'est bien, on te satisfera, répondit Louise gaiement, Émile ne te gênera plus, je m'en empare, c'est mon plus fervent adorateur. »

Un petit mouvement de fauteuils s'accomplit sans bruit; Louise se trouva placée près d'Émile, qui la regardait d'un air vainqueur; Paul devint le voisin de Valentine.

Bien qu'assez fortement impressionné, il était trop maître de lui-même pour le laisser voir, et comme il voulait plaire, il commença une de ces conversations à pentes faciles qui vont tout naturellement au-devant de l'esprit. On l'écoula avec une bouche plissée par un sourire de convenance, on lui répondit par de petits cris, de petits rires, de petits balancements de tête et de taille, un jeu savant des paupières qui le déconcertèrent. Son oreille avait tout d'abord été choquée par le filet de voix de Valentine. Le son charmant d'une voix agréable lui avait été refusé, et ce n'était pas une voix que la sienne, c'était un cri aigre, pas une intonation n'était juste, pas une inflexion n'était naturelle. Ce qu'elle disait ne passait pas l'oreille. Après un quart d'heure d'une conversation dont il avait fait les frais, il la trouva moins jolie, et il s'éloigna fatigué de ses minauderies. D'autres personnes arrivaient. Il la suivit des yeux, bien que le charme fût à demi rompu. Elle répéta, pour recevoir les arrivants, les saluts maniérés, les sourires grimaçants dont elle avait gratifié la famille Daranvil; elle traversa plusieurs fois le salon en faisant osciller sa taille souple. Paul en baissait les yeux d'agacement. Pendant le dîner, il continua son discret et silencieux examen. L'afféterie qui accompagnait chacun des mouvements de Valentine les gâtait tous, et ces manières, qui lui paraissaient naturelles dans leur prodigieuse affectation, ne pouvaient être attribuées à la timidité. Elle avait l'aplomb particulier aux femmes qui ont beaucoup vu le monde, et elle faisait avec une parfaite aisance les honneurs de la table de sa grand-mère.

Après le dîner, toute la société descendit dans le parc, vaste enclos dessiné d'après le goût antique, mais où il y avait des promenades faciles et beaucoup d'ombre. Valentine eut peur de tout, ou, pour parler plus véridiquement, fit semblant de tout craindre : les mouches qui volaient en bourdonnant, les insectes qui marchaient et qui rampaient le plus tranquillement du monde dans l'herbe. C'étaient des frémissements, des airs effrayés, des cris perçants qui agagaient les nerfs de Paul, et qui, dans cette charmante femme, ravissaient trois petits jeunes gens tout récemment sortis de dessus les

bancs, et qui affectaient de mépriser les seize ans de leur ancien camarade Émile. Ces hardis chevaliers se montrèrent prêts à défendre la belle Valentine contre tous les dangers, particulièrement contre ceux qui la menaçaient ce jour-là. Ils se précipitaient à l'envi pour écraser le monstre qui la faisait se rejeter en arrière par un mouvement plein de grâce; ils poursuivaient, la badine levée, les moucheron qui s'étaient permis de piquer sa jolie main, ou qui avaient osé se poser sur son nez si grec; ils auraient pourfendu ce jour-là le Minotaure lui-même. Paul suivait, conservant le plus magnifique sang-froid, et demeurant le témoin indifférent de ces luttes à la Don Quichotte. Il avait complaisamment prêté l'appui de son bras à Émile, qui se vengeait du dédain de ses amis par une pluie de quolibets dont sa sœur avait la bonne part.

Une averse obligea la petite société à rentrer précipitamment. On était assez loin de la maison quand le sauve-qui-peut retentit. Dans ces moments-là, l'étiquette est plus ou moins mise en oubli. Chacun courait de son mieux. Louise, qu'Émile poursuivait pour lui proposer mille moyens impossibles de se mettre à l'abri, s'était élancée la première; Valentine l'avait suivie de fort bonne grâce. Malgré la vitesse de leur course, les jeunes gens les avaient dépassées, et ils reparurent portant une foule de parapluies. En voyant accourir Valentine les cheveux au vent, les joues rouges, rieuse et haletante, Paul oublia un instant ses préventions naissantes, et distançant, par un effort suprême, ses braves compétiteurs, il alla lui offrir un parapluie. Mouillée ainsi qu'elle l'était, hors d'haleine, elle put poser sa main sur sa poitrine par un geste mignard, la passer sur son front pour écarter une mèche rebelle qui s'y était collée, et saluer, en regardant avec une confusion feinte, ses bottines maculées de boue. Paul, impatienté, se hâta de rejoindre les vieilles dames qui, sans se presser, s'avançaient, la tête à moitié ensevelie dans un pan de leur robe.

A la maison, on parla beaucoup de l'orage et de cette brutale averse. Ces messieurs témoignèrent des craintes bien senties sur la santé de Valentine : elle se prêtait le plus simplement du monde à cette petite comédie, et se mit à tousser d'une manière si intéressante que Louise, à laquelle Émile prodiguait les remarques les plus plaisantes, se vit forcée d'étouffer plus d'un éclat de rire dans son mouchoir. Valentine, cédant enfin aux instances qui lui étaient faites, consentit à changer de robe, et monta dans son appartement. Louise fit une belle résistance, déclara qu'elle n'en mourrait pas, et pour faire cesser toute prière, elle accepta la raquette qu'Émile lui présentait, et avec la permission des grand-mères, s'engagea dans une partie de volant. Valentine absente, les petits jeunes gens se permirent de se montrer de leur âge, et de paraître fort gais, à l'exception d'un qui posait tout de bon pour la mélancolie. La joie ne tarda pas à devenir des plus animés. Paul, qui ne savait trop que devenir, daigna entrer en lice. Il y eut, entre sa sœur et lui, une lutte d'adresse qui excita l'admiration générale. Ce fut au milieu de cette partie sans égale que Valentine se présenta; Louise lui passa la raquette, et le jeu continua. Rien ne fait valoir la souplesse de la taille et la grâce des mouvements comme ce jeu du volant.

Louise avait su y paraître charmante, et les grand-mères elles-mêmes l'admiraient en souriant quand elle se trouvait placée en face d'elles le pied levé, la taille cambrée, le bras arrondi, la tête renversée en arrière, les yeux au plafond et montrant, sans le vouloir, ses jolies dents. Valentine, voulant, comme toujours, outrer les choses, tomba une fois encore dans le ridicule. Parfois elle repoussait le volant par un geste aussi magnifique que celui d'une souveraine maudissant son peuple, puis elle s'animait soudain, et, pour le recevoir, se plaçait dans la pose d'une panthère prête à bondir. Au vingtième coup, Paul fit une maladresse volontaire, et abandonna sa raquette à l'un des spectateurs qu'émerveillaient si fort les airs de la belle Valentine, qu'au début son jeu s'en ressentit.

A dater de ce moment, Paul se livra corps et âme aux vieilles dames, et refusa de prendre part aux petits jeux qu'on organisait pour tuer le temps. Sa grand-mère le regardait à la dérobée avec une certaine inquiétude; Louise, qui aimait le plaisir comme on l'aime à dix-huit ans, s'amusait et ne prenait plus garde à lui.

Quand on agita la question du retour, des modifications eurent lieu. L'une de ces dames avait consenti à se laisser amener par son fils dans l'un de ses dogcart dont la possession le rendait le plus fier et le plus heureux des hommes. Mais elle avait compté sans la pluie, et Paul insista pour qu'elle acceptât sa place dans la voiture de sa mère. Grâce à cet arrangement, il n'arriva chez lui qu'une demi-heure après ces dames. Son jeune conducteur avait allongé la route en prenant un chemin de traverse qui débouchait à l'une des extrémités de la ville, ce qui les obligeait à la traverser pour regagner la maison de madame Daranvil. Paul riait intérieurement et le laissait faire. A cet âge, il est si doux de conduire soi-même un cheval à soi, et de poser sur un coussin en prenant l'air à la fois majestueux et serein que le peintre Lebrun donne à Alexandre le Grand à son entrée dans Babylone!

Quand il arriva, il trouva madame Daranvil, que sa journée avait fatiguée, couchée et endormie; il s'empressa de se rendre dans la chambre de Louise. La jeune fille l'attendait.

« Enfin, te voilà! dit-elle.

— Oui, répondit Paul en s'asseyant; mon petit jeune homme m'a fait courir victorieusement par une file de rues au risque de nous accrocher quelque part, car il est encore novice dans l'art de guider un char. Grâce à Dieu, j'arrive sain et sauf.

— Et... amoureux. »

Paul se caressa les moustaches et sourit.

« Jamais d'une femme comme celle-là, fit-il.

— Comment! et ton exclamation, tu sais : Charmante! »

Louise avait malignement scandé ce joli mot, et pris

l'accent sincèrement admiratif avec lequel il avait été prononcé.

« Que veux-tu? elle est belle, très-belle, et nulle grimace au monde n'aura le pouvoir de l'enlaidir. Je rends hommage à sa beauté, je veux bien lui reconnaître toutes les vertus, mais ses manières! mais ses mines! Sais-tu que c'est insupportable, odieux? Ciel! épouser une femme qui minaude! je ne sais quel genre de supplice je choiserais pour échapper à celui-là. »

La figure expressive de Louise devint aussi sérieuse qu'il lui était donné de l'être.

« Si nous causions maintenant raison? dit-elle. Avant, je me suis bien gardée de te parler des petits travers de Valentine, je n'ai fait valoir que ses bonnes qualités. Connaissant ton horreur pour ce qui n'est pas naturel, j'étais sûre à l'avance que tu ne te serais jamais prêté aux désirs de bonne maman. Tu l'as vue, et nous pouvons être francs. Je te le demande, est-il raisonnable d'attacher une telle importance à une si petite chose? Valentine, je te l'affirme, a le cœur bon, le caractère aimable, de l'esprit.... »

Paul fit un geste négatif.

« Tu me permettras d'en douter, dit-il.

— Écoute, je la connais, je sais ce qu'elle vaut. Cette prétention n'est qu'apparente et se cache pas la sottise; c'est une habitude mauvaise, déplaisante, je le veux bien, mais enfin ce n'est qu'une habitude; je te parle fort sérieusement, car je ne comprends pas qu'on sacrifie une femme pour un pauvre petit travers.

— En effet, Louise, tu as l'air de vouloir traiter sérieusement la fin de la question. Eh bien, je te dirai que ce pauvre petit travers-là suffit, à mes yeux, pour gâter les meilleures qualités du monde; il m'est insupportable.

— Quelle sévérité! Une fois qu'elle sera devenue ta femme, tu la corrigeras.

— Je ne suis pas assez fou pour donner dans ce panneau. L'affection est devenue sa seconde nature, elle n'en guérira jamais, elle ne saura jamais parler, sourire, marcher d'une façon naturelle.

Or, je ne puis consentir à me lier indissolublement à une femme qui ne sait pas porter un verre à ses lèvres sans grimaces. Les choses les plus aimables dites avec cette voix de fausset, cette horrible voix flûtée me laisseraient indifférent. La cause est entendue, te dis-je, l'arrêt est sans appel, jamais, jamais, jamais!

— Bonne maman va être désolée, dit Louise.

— J'en suis sincèrement fâché moi-même, mais que veux-tu? je hais les marionnettes, et je resterais garçon toute ma vie plutôt que d'épouser une femme prétentieuse. »

ZENAÏDE FLEURIOT.

(ANNA LOJANEA.)



DENISE

(Suite.)

VII

RETOUR AU LOGIS.

MADemoiselle de la Rochette attendait les voyageuses avec impatience, et ses aimables attentions avaient rempli la maison de vie et de gaieté. Un seul cœur aimant suppléait parfois à toute une famille; un seul cœur ne peut-il pas remplir pour nous la solitude de l'univers ? et quoique la pauvre institutrice n'aspirât point à occuper d'elle ceux même qu'elle aimait le plus, il sembla à Caroline qu'elle retrouvait plus qu'une parente, presque une mère, tant le visage sérieux de mademoiselle Esther s'éclaira à sa vue, tant il y eut de larmes dans ses yeux et d'effusion dans son accueil. Quand on fut entré dans le salon où brillait un joli feu, et qu'égayaient les marguerites et les chrysanthèmes de l'automne, jetés en gerbes dans les jardinières, mademoiselle de la Rochette embrassa tout à son aise Denise, la contempla longtemps, et échangea enfin avec Caroline un regard humide et ravi :

« Elle est bien ! elle est grandie, n'est-ce pas ? dit madame Villers. »

— Sans doute... et puis, je ne sais, sa figure a pris plus d'expression... elle paraît plus animée qu'autrefois...

— Ah ! ma bonne amie, c'est que j'ai été comme morte pendant longtemps, et maintenant je veux vivre ! »

Denise fut tendrement embrassée pour cette bonne parole ; que lui demandait-on, en effet, si ce n'est d'être ? et en voyant l'enfant, même après la fatigue du voyage, riante et les traits reposés, en se retrouvant chez elle, dans la liberté affectueuse de son intérieur, auprès d'Esther dont elle se sentait aimée ; en voyant tourner dans la chambre la noire Cora qui achevait de mettre le couvert, et dont les yeux brillaient d'amitié chaque fois qu'elle regardait sa maîtresse, Caroline se crut dans un petit coin du paradis.

« Doux chez soi ! s'écria-t-elle en serrant la main de mademoiselle de la Rochette, il faut avoir souffert chez les autres pour l'apprécier ! Qu'Angers m'a paru beau quand je l'ai vu de loin ! »

— Angers ! basse ville, hauts clochers ! dit Ursule d'une voix grondeuse et familière, tout en posant sur la table un beau poulet rôti. Caen est bien plus joli ; c'est ça une ville !...

— Vous vous y ennuyiez cependant, ma pauvre Ursule.

— Dame, chez madame Villers, ce n'est pas com-

mode tous les jours ! et puis, notre fanfan qui était si malade !...

Elle s'en alla en grognant.

« Voilà le mot de la situation, dit Caroline en souriant avec tristesse : un grand chagrin compliqué de beaucoup d'ennuis ! »

— Vous n'avez donc pas eu de retours vers la vie de famille ?

— Vers la nôtre, chère amie, oui, tous les jours, à toute heure, et je ne puis vous dire combien je suis contente de me retrouver ici, surtout en comparant... Ah ! nous allons passer un bon et tranquille hiver avec notre Denise. »

On soupa, et déjà, au dessert, Denise s'endormait ; on la porta dans sa petite chambre, et madame Villers dit, en la contemplant :

« Si vous l'aviez vue dans cette affreuse torpeur de la fièvre, vous comprendriez ce que j'éprouve en la voyant dormir si doucement. Chère petite ! »

— Dieu est bon ! répondit mademoiselle Esther. »

Le doux soleil de l'Anjou compléta la guérison de la petite fille, et la mère et l'institutrice s'aperçurent toutes deux que dans la souffrance, l'intelligence de Denise avait grandi. Elle apprenait mieux et plus facilement, sa mémoire semblait plus docile, une lumière s'était faite en son esprit, et elle commençait à goûter, dans sa petite sphère, ces plaisirs de la pensée qui ne sont dépassés en ce monde que par les affections et la prière. Elle apprenait, elle comparait, elle allait du connu à l'inconnu, elle cherchait chaque jour à grossir son trésor de la veille, mais mademoiselle de la Rochette, qui voulait l'élever plutôt que l'instruire, empêcha que ce goût naissant pour l'étude ne tournât en passion. Denise était dans une situation difficile qui, un jour, attirerait sur elle les regards curieux et peut-être sévères du public, et l'institutrice voulait éviter que quelque chose de singulier, une nuance de caractère trop marquée justifiât cette rigueur dédaigneuse dont elle serait l'objet, en faisant placée entre un père et une mère séparés, enfant sur qui retomberait le blâme qu'ils s'étaient attiré. Denise aurait des peines un jour, mais l'étude ne console guère que ceux qui peuvent se vouer tout entiers à son amour, et l'institutrice voulait pour elle une consolation plus sûre, un baume qu'elle porte partout avec soi. Aussi, tout en lui faisant parcourir avec soin les degrés de la science féminine, s'efforçait-elle de garder et de faire grandir dans son âme la pitié :

Comme une lampe d'or dont une vierge sainte

Protégée avec la main, en traversant l'enceinte,

La tremblante clarté.

Elle préservait de tout contact mauvais, des livres impurs, de la conversation légère, la jeune âme confiée à sa garde. Denise apprenait donc mieux et plus qu'autrefois, en conservant intacte la candeur et la simplicité de ses premières années. Caroline, qui avait senti vivement le chagrin de n'avoir autour d'elle, aux jours mauvais, ni amis, ni famille, désirait que sa fille cultivât les liens de parenté qui l'unissaient à quelques personnes d'Angers, et des jeunes filles, des petites cousines de l'âge de Denise, se rassemblaient dans des soirées enfantines dont les charades, les jeux d'esprit et une jolie collation faisaient les frais. Denise allait voir ses amies à la ville, et celles-ci lui rendaient ses visites à la maison des champs, toujours riante et disposée à les recevoir. Les soirées des petites cousines étaient plus mondaines : on y faisait de la musique; celles qu'offrait Denise plus sérieuses : on y travaillait pour les pauvres; tout l'honneur de cette bonne idée lui revenait, et elle s'amusait singulièrement à préparer, avec l'aide de mademoiselle de la Rochette, les chemises, les brassières, les béguins et les tricots qu'elle offrait à l'activité de ses jeunes amies. Elle portait dans ce charitable amusement une vivacité qui prouvait à la fois la bonté et l'ardeur de son âme à qui rien ne plaisait, si Dieu et les pauvres n'y avaient leur part; pourtant, au bout de quelques mois, ce goût parut se ralentir : Denise éluda les invitations, et ne demanda plus à sa mère, comme autrefois, de la réunir à ses compagnes; elle acheva seule les travaux commencés dans de joyeuses soirées, et se rapprocha plus que jamais de sa mère et de mademoiselle de la Rochette. Celles-ci s'inquiétaient cependant de ce changement, l'enfant était leur préoccupation incessante, et le plus léger changement dans son attitude, dans ses goûts, dans son humeur, éveillait en elles une inquiétude secrète, comme des marins qui épient tous les aspects de l'horizon, car un nuage blanc peut cacher la tempête, une ombre sur le soleil peut faire pressentir le naufrage.

Un jour, mademoiselle Esther se promenait seule dans les champs avec Denise. Quoiqu'on fût au printemps, que la première verdure, riante comme l'enfance, réjouit les regards, et qu'un vent léger mêlât dans les airs les pétales roses du pêcher et les fleurs frêles et blanches de l'amandier, il ne faisait pas assez doux encore pour Caroline, et elle cherchait près d'un grand feu un souvenir des chaleurs tropicales. Denise courait, revenait, jouissait de tout, et goûtait dans sa plénitude le plaisir du renouveau et des beaux jours.

« Bientôt toute la campagne sera verte, et l'on entendra les oiseaux, dit-elle à mademoiselle Esther. J'ai déjà vu une hirondelle; cela m'a fait penser à ces beaux vers que vous m'avez fait apprendre :

Quand viendra le printemps par qui tant d'exilés,
Dans les champs paternels se verront rappelés!

Il est revenu le printemps! Où vont les hirondelles en hiver, mademoiselle?

— Dans les pays chauds.

— A Bourbon? au pays de maman?

— Peut-être, mais je ne pense pas qu'elles aillent si loin : la Grèce et l'Égypte leur suffisent. »

Denise réfléchit un peu; mademoiselle Esther reprit la conversation :

« Voilà une saison charmante pour faire des par-

ties de campagne. Vous pourriez inviter vos amies dans la semaine de Pâques, et l'on irait boire du lait à la ferme d'Avenières. Vous aviez fait ce projet, je crois, l'hiver passé, près des tisons?

— Il est vrai, répondit Denise en rougissant, mais cela ne presse pas. J'aimerais mieux aller à la ferme avec maman et vous, mademoiselle.

— Mais, Denise, vous aimiez tant Marguerite, et Julia, et Stéphanie : vous ne pouviez pas vous passer d'elles, puisqu'en plein hiver, vous vous faisiez conduire à Angers pour les voir, et vous les attiriez constamment ici.

— Oui, c'est vrai, mademoiselle, j'aime encore Marguerite, car elle est très-gentille et très-bonne, elle ne dit jamais rien qui puisse faire de la peine aux autres, et Julia, qui est gaie et complaisante au-dessus de tout, mais.....

— Mais Stéphanie ne vous plaît plus : qu'a donc fait cette pauvre enfant?

Denise baissa la tête sans rien dire, mais tout à coup deux larmes roulèrent sur ses joues, suivies de deux autres, et comme mademoiselle Esther, effrayée, la prit dans ses bras, elle sanglota pendant quelques instants sans rien dire.

« Parlez, ma chère enfant, qu'avez-vous? Pourquoi pleurez-vous ainsi? Parlez, Denise! »

Denise hésitait encore :

« Ce ne sera pas offenser le bon Dieu, demandait-elle ingénument, que de répéter ce que Stéphanie m'a dit pour me faire de la peine ?

— Non, ma fille, à votre mère et à moi vous pouvez tout dire.

— Eh bien! j'avais toute confiance en mes amies, et un soir, dans ma chambre, je leur ai montré les beaux présents que papa et grand'mère m'ont envoyés au jour de l'an, ma croix de turquoises, mes livres, la belle boîte avec des bonbons et la jolie robe..... Elles ont admiré tout cela, elles ont croqué les bonbons, puis, Stéphanie m'a dit : Et ton père demeure à Caen?

— Sans doute.

« — C'est drôle, et ta mère ici! cela ne se voit jamais chez les gens comme il faut. C'est fort vilain d'avoir un père et une mère séparés! Marguerite l'a fait taire, Julia riait sans savoir pourquoi, mais moi j'étais triste, triste! et depuis ce temps-là, je suis toute honteuse devant ces demoiselles, et je n'ai plus envie de les voir. Voilà tout, mademoiselle. »

Mademoiselle de la Rochette soupira; cette première peine, cette première humiliation éprouvées par l'enfant qu'elle aimait, retentissaient dans son cœur qui connaissait si bien les maux de la vie. Elle embrassa Denise et lui dit enfin :

« Stéphanie a parlé comme une étourdie, mais j'espère, Denise, que vous n'avez pas de rancune contre elle ?

— Non... je crois que non.

— Il faut, mon enfant, n'en avoir aucune, et pour cela, prier le bon Dieu pour elle : c'est un effort sur vous-même, en vue de votre première communion, qui sera bien agréable à Notre-Seigneur.

— Je le ferai, répondit Denise avec résolution, car tout appel à sa première communion, quoique lointain encore, était puissant sur son son âme. Pourtant, elle m'a fait beaucoup de peine! j'aime tant papa et maman!

— Oui, chère enfant, il faut les aimer tous deux de tout votre cœur, et leur donner, avec la tendresse, le respect que tous deux méritent. Vous saurez plus tard les motifs de leur séparation : il y a là un malheur, mais, Dieu merci ! il n'y a pas de honte.

— Mademoiselle, depuis que Georges m'a dit qu'il valait mieux n'être pas séparés, je pense toujours à mes chers parents, et je désire tant qu'ils soient comme les autres pères et mères, qu'ils vivent ensemble, et moi entre eux !

— Chère Denise, répondit l'institutrice attendrie, gardez ce désir dans votre âme, et ne le confiez qu'à Dieu : il tient nos cœurs entre ses mains, et un jour peut-être, il exaucera vos vœux !

— Je prie tous les jours pour que Dieu nous accorde ce bonheur, dit Denise en confiance, et le jour de ma première communion ! oh ! comme je supplierai Notre-Seigneur de me faire cette grande grâce !

— Oui, ma fille, il faut prier et ne pas nous lasser, mais il faut aussi, par prudence et par charité, ne pas vous séparer de vos jeunes amies : Marguerite et Julia se sont toujours montrées fort aimables pour vous, et Stéphane, devenant plus raisonnable, regrettera son étourderie.

— Je ne me plais plus avec elles ; je crains sans cesse qu'elles ne disent ou ne pensent quelque chose de désagréable pour papa et maman.

— Parlez de vos parents avec le plus grand respect, et elles n'oseront rien vous dire.

— Et de grand'mère aussi, elle est si bonne pour moi ! Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi faut-il !... »

Et la tranquille Denise frappa du pied avec impatience, tandis que des larmes brillaient encore dans ses yeux. Mademoiselle de la Rochette l'embrassa :

« Mon enfant, dit-elle, portez avec patience et en silence cette croix, et n'affligez pas votre bonne mère par un chagrin dont elle devinerait bientôt la cause. Elle n'a que vous !

— Vous avez raison, répondit l'enfant, je serai sage, et puisque maman désire que je voie mes cousines, je les verrai. Le bon Dieu seul saura ma peine, et il me consolera, n'est-ce pas, chère amie Esther ?

— Oui, ma chérie, je l'espère... nous le priérons ensemble... Rentrons, maintenant.

— Je vais porter à maman ce bouquet de violettes ; elle dit souvent qu'on ne voit pas ces belles fleurs à Bourbon... »

Elles rentrèrent : Caroline ne vit plus de chagrin sur le visage souriant de sa fille ; mais si Denise eut assez de force pour cacher sa peine aux yeux inquiets de sa mère, elle eut assez de constance aussi pour ne pas l'oublier, et la légèreté de l'âge même ne put effacer de son âme cette première douleur dont Dieu seul était la consolation.

VIII

CORA.

Quelque temps après cette conversation, madame Villers et mademoiselle Esther étaient assises au balcon, et respiraient l'air pur et chaud d'une belle soirée de printemps. Elles causaient intimement, comme on cause quand on a des souvenirs en commun, et qu'un même intérêt occupe deux âmes, et

tout en parlant, elles suivaient des yeux Denise qui se promenait au jardin, en compagnie de la négresse. Elles suivaient à pas lents une allée bordée de lilas, mêlant leurs panaches blancs et gris de lin ; Cora cherchait par instinct le côté du soleil, et elle semblait frissonner sous ces rayons qui faisaient monter la sueur au front de Denise ; celle-ci parlait d'un air sérieux, et sur la noire figure de Cora, on pouvait lire une attention recueillie. Quelquefois, elle interrompait, et paraissait interroger.

« Devinez-vous ce que fait là Denise ? demanda madame Villers à son amie.

— Non, vraiment, elle a l'air de conter à Cora la *Lampe Merveilleuse* ou le *Chat Botté*. Voyez comme cette bonne fille l'écoute !

— C'est mieux que cela : il y a trois jours, j'étais seule avec Denise ; je venais de lui faire réciter son catéchisme, et tout à coup elle me dit :

« — Maman, ne pourrais-je pas donner des leçons à Cora ?

» — Quelles leçons ! m'écriai-je surprise, car la bonne Cora n'a pas l'intelligence très-ouverte.

» — De religion, maman ! me répondit Denise très-gravement. Elle sait à peine ses prières, elle mêle le *Pater* et l'*Ave*, et je pense que si elle fait ses Pâques, elle ne comprend pas trop ce qu'elle fait. »

Je vous avoue, chère amie, continua madame Villers, que ces paroles de mon innocente Denise m'ont fait rentrer quelque peu en moi-même, et je me suis reproché d'avoir négligé cette pauvre Cora, élevée avec moi, pour moi, à qui j'ai fait quitter son pays, ses premiers amis, ses habitudes d'enfance, et qui m'est si fidèlement dévouée. Au milieu des chagrins qui ont accablé ma jeunesse, j'ai oublié ma pauvre et fidèle compagne, j'ai accepté machinalement ses soins et son amitié sans me croire obligée à veiller sur elle, et à lui rendre en protection ce qu'elle me donnait en obéissance et en silencieuse affection. Et voilà Denise qui répare la négligence de sa mère. Regardez-la : elle marque sur ses doigts, elle regarde Cora dans les yeux : je parie qu'elle lui fait répéter les dix commandements.

— Elle a l'air d'un ange ! dit mademoiselle Esther, et à côté de sa noire amie, on dirait un agneau qui instruit une lionne.

— Chère enfant ! et tout cela pour sa première communion. On obtiendrait l'impossible en invoquant cette grande action.

— Il faut un aliment à cette âme ardente.

— Vous trouvez que Denise a de l'ardeur ?

— Non dans l'imagination, j'en conviens avec vous, la sienne est froide et peu mobile, mais dans son cœur il y a un foyer de chaleur, caché, mais réel.

— En effet, comme elle nous aime tous ! Son père est un idéal pour elle, et de sa grand'mère, elle ne voit que les beaux côtés. Je n'ai pas pu malheureusement en faire autant. »

Et madame Villers soupira.

« Laissons à Denise ses belles illusions d'enfant, laissons-la à son œuvre de catéchiste ; voyez, elle parle, elle démontre. C'est un Lacordaire que cette petite fille ! »

Elles l'admirent longtemps encore, et tous les soirs d'été, elles purent goûter le même plaisir ; tous les soirs, dans l'allée où le soleil projetait ses derniers rayons, Denise amenait son élève, et à la ma-

nière de l'école d'Academus, tout en se promenant, elle lui faisait réciter ses prières et les premières leçons du catéchisme, l'écoulant, la reprenant avec une patience infatigable et toujours souriante, et ne finissant jamais la séance sans lui raconter quelques-unes des histoires de saints qu'on lui avait apprises à elle-même. Cora écoutait avec une religieuse attention, retenait mal, et se faisait redire l'histoire de saint François-Xavier, qui avait baptisé tant de milliers d'idolâtres, noirs ou à peu près, celle de Pierre Claver, qui s'était fait l'esclave des nègres, et celle d'un saint bien ignoré qui se nommait *Benoit le Maure*.

— Il est au ciel avec sa figure noire! disait-elle pleine de joie; Cora peut y aller aussi, le bon Dieu ne lui dira pas : Va-t'en. »

C'était cela qu'il fallait démontrer, selon le langage des logiciens, et Denise y était parvenue par ses simples enseignements et ses récits ingénus; elle avait imprimé dans l'âme ignorante de la pauvre négresse le désir et l'espoir du salut; elle n'avait pu la faire savante, mais elle l'avait rendue pieuse, et souvent elle lui disait pour l'encourager :

« Quand je ferai ma première communion, Cora, je veux que tu communies aussi.... Tu verras comme nous serons heureuses toutes deux.... dans un an ! »

— Et vous irez encore à Caen avant ce temps-là ? »

Caen était le point noir à l'horizon pour les cœurs qui, à Angers, aimaient Denise; pour elle, ce point était lumineux, car là aussi elle aimait, et elle se savait aimée et désirée. Ses lettres fréquentes, comme de doux messagers, disaient à son père et à son aïeule la joie qu'elle aurait de les revoir, mais au moment du départ, ses baisers et ses larmes dirent à sa mère la peine qu'elle avait à la quitter. Ame partagée entre deux amours, il y avait toujours chez elle des pleurs à côté du sourire.

La joie fut grande dans la vieille maison de Caen en retrouvant l'enfant, si frêle au départ, grandie, embellie et pleine de sève; son père l'avait toujours trouvée charmante et parfaite, et madame Villers, plus sévère, ne put s'empêcher de trouver Denise plus intelligente et plus vive qu'autrefois. Non-seulement, elle savait des sciences humaines ce que savent les jeunes filles de son âge, mais encore elle avait un bon sens pratique et une certaine énergie qui s'appliquaient volontiers aux détails du ménage. Le sang normand se révélait. Madame Villers en profita, et, pendant une indisposition qui la retint dans sa chambre, Denise fut son aide de camp, transmettant ses ordres à la cuisine, à la lingerie, à la buanderie; elle fut son majordome, les clefs de la cave et de l'office lui furent confiées, elle fut son intendant, payant des notes et recevant, contre acquit fait à l'avance, de petits fermages que les métayers venaient payer. Ces nouvelles occupations l'amusaient beaucoup, elle les remplissait avec conscience, et madame Villers disait, enchantée, à son fils :

« Denise deviendra une femme tout à fait supérieure; elle ne manquera ni de savoir, ni de talents, et je me chargerai de compléter son éducation en l'initiant à la tenue d'une maison.

— Je vous ai toujours dit, ma mère, qu'elle était charmante ! »

Georges fut du même avis quand, à son arrivée, il

trouva sa chambre d'écolier mieux arrangée que jamais par les soins de sa petite sœur d'adoption; elle avait formé en trophée le faisl, le canari, les fientelets et les lignes, mis en ordre les herbiers, disposé coquettement des cadres de papillons, des échantillons géologiques, quelques débris de sculptures qui venaient de Jumièges; classé avec scrupule les beaux livres de prix, et mis dans leur plus beau jour les portraits du père et de la mère de son ami. Georges la retrouvait bonne et simple comme aux premiers jours de leur connaissance, mais l'esprit plus ouvert et entendant mieux le sien : ils lurent ensemble quelques livres choisis, mais ce qu'elle admira du fond de l'âme, les pages qui parlèrent le plus vivement à son cœur, ce fut la *Jeune Sibérienne*, de Xavier de Maistre. Ce tableau, noble et touchant, de l'amour filial poussé jusqu'à l'héroïsme, fit sur Denise une impression profonde.

« Oh! Georges, que c'est beau d'aimer ainsi ses parents et de pouvoir se sacrifier pour eux! Que ferai-je pour les miens ? »

— Ce que vous faites, Denise; ne les rendez-vous pas heureux ? »

— Cela suffit-il ? »

Elle n'en disait pas davantage : son cœur, comme celui de Prascovie, gardait un secret, un désir que Dieu seul connaissait, mais en dépit de ce silencieux fardeau, elle était gaie, obligeante, disposée à jouer et à s'amuser, autant qu'à lire et à faire le ménage. Elle écrivait à Caroline :

« Ma chère petite mère,

« J'ai reçu votre bien bonne lettre, et je l'ai embrassée comme si c'était vous! Que j'étais heureuse d'avoir entre les mains quelque chose qui venait de maman, qui me parlait d'elle, qui me disait qu'elle m'aimait toujours! Je pense sans cesse à vous et à la maison, quoique je m'amuse beaucoup ici et que tout le monde soit bien bon pour moi. Hier, nous sommes allés tous ensemble (ma grand'mère est guérie) à la ferme d'Anselme, pour faire la récolte des pommes. Georges a bien travaillé, moi, je ne pouvais pas abattre les beaux fruits, mais j'étais assise sur le gazon, et je les triais. Grand'mère m'en a donné un grand panier pour moi toute seule; je les rapporterai à la maison. Papa m'a dit que vous étiez venue autrefois avec lui à la ferme : elle est bien jolie, n'est-il pas vrai, chère mère? j'aime tant ce ruisseau qui fait tourner un moulin, et dont l'eau est si claire qu'on voit tout au fond! Georges en a fait un petit dessin que je rapporte aussi. Je reviens dans huit jours! Quel bonheur de revoir ma petite mère, et de l'embrasser à mon aise, ainsi que ma bonne amie Esther!

« Voudriez-vous dire à Cora que je pense toujours bien à elle, et que je lui rapporte une belle image de Notre-Dame de Delivrance, et une qui représente les rois Mages? Il y en a un des trois qui est un nègre. Je rapporte aussi pour elle un foulard rouge avec lequel elle pourra se coiffer à la créole. J'embrasse encore maman, et je suis avec respect

» Sa petite fille,

» DENISE. »

Ces huit jours, ainsi que les semaines qui les

avaient précédés, coulèrent avec rapidité, et tous voyaient à regret arriver le moment où le pas léger de Denise ne résonnerait plus sur l'escalier de la vieille maison, où l'on n'entendrait plus sa jolie voix et son rire d'enfant, et où l'on ne la verrait plus apparaître, comme un esprit familier, dans le bureau du père, dans la chambre de l'aïeule, dans la vaste cuisine, semant partout la sérénité dont elle était si riche. Léon s'effrayait à la pensée du vide et de la tristesse de sa maison, lorsque l'enfant partie, et avec elle la jeunesse, la galeté, il se retrouverait seul avec sa mère, toujours soucieuse et souvent sévère, et qu'il ne verrait plus, au sortir des affaires et des ennuis, ce petit visage qui le reposait comme la vue d'une prairie au vert d'émeraude repose des yeux fatigués. Madame Villers regrettait en Denise son aide, sa petite compagne docile et empressée; Georges, une sœur affectueuse, une amie qui le comprenait par l'âme, sinon par l'esprit, et tous avaient le cœur serré en la voyant s'éloigner :

« J'aurai fait ma première communion quand je reviendrai, disait-elle.

— Et moi je porterai l'uniforme de Saint-Cyr, lui dit Georges en lui jetant un dernier adieu. »

Le retour de Denise à la maison maternelle fut troublé : dès qu'elle eut embrassé sa mère et mademoiselle de la Rochette, elle chercha des yeux la pauvre Cora qui toujours accourait au-devant d'elle.

« Et Cora ? dit-elle inquiète.

— Ma chère petite, la bonne Cora est souffrante depuis quelques jours ; elle a pris froid pendant ces matinées brumeuses.

— Il faut aller la voir : puis-je monter, maman ? »

La négresse témoigna, à la vue de Denise, une joie si vive, qu'elle ne put s'exprimer que par des larmes :

« C'est comme si je voyais le beau soleil de notre pays, dit-elle, quand je vois la petite maîtresse entrer dans ma chambre. »

Le cœur de Denise, si chaud et si bon, s'était serré à la vue de la pauvre Cora, et l'enfant avait caché quelques larmes sur l'épaule de la négresse tout en l'embrassant, et en sentant le contact de ses membres amaigris et de ses mains moites de fièvre. Quelques jours de maladie avaient suffi pour altérer ce visage, et pour lui imprimer un cachet de souffrance profonde et d'incurable langueur. Cora n'avait pas dépassé cependant le milieu de la vie ; elle avait conservé longtemps la grâce ingénue et sauvage de son pays ; son regard était vif, ses dents, blanches comme des pétales de grenade dans leurs alvéoles roses, riaient de concert avec ses yeux, mais en ce moment une pâleur livide semblait répandue sous son masque bronzé ; son œil, jadis brillant et doux, œil de faon dans ce noir visage, n'exprimait plus qu'une morne tristesse, égayée à peine par la présence de Denise, et l'espoir ne semblait pas possible devant ce mal rapide qui, en si peu de jours, avait empoisonné les sources de la vie. La poitrine de Cora était malade ; les premiers froids l'avaient atteinte d'une manière incurable, et pendant tout l'hiver, elle languit et déclina de plus en plus. L'Europe tuait cette fille du soleil : elle s'éteignait comme une plante des tropiques, reléguée à l'ombre. Tous les soins lui étaient prodigués : madame Villers appelait au chevet de sa sœur de lait la science et ses prodiges, mais

la science ne pouvait créer ce qui manquait à ce corps souffrant : l'air vivifiant, les brises natales, les brûlantes caresses du soleil.... Cora s'éteignait dans cet exil qui tuait le corps, mais son âme y avait trouvé une patrie, et c'était la charité qui la lui avait faite, la charité d'une enfant ! Dès qu'elle était libre, Denise courait vers la négresse ; elle arrivait dans cette petite chambre, les mains pleines et les yeux caressants ; elle apportait une fleur tardive ou précoce, un beau fruit, un mets délicat, une image, une statuette de la sainte Vierge, tout ce qui, dans sa pensée, pouvait réjouir et consoler la malade. L'ennui ne paraissait jamais l'atteindre auprès de ce lit : elle rappelait à Cora leurs leçons de catéchisme, elle priait avec elle et pour elle, elle chantait, de sa voix fine et juste, un cantique en français, une chanson en patois créole ; quelquefois elle lisait une courte histoire, indiquée par sa mère ou par mademoiselle Esther, et, ce qui semblait pour elle un plaisir raffiné, elle servait, elle prévenait Cora. L'ancienne esclave avait trouvé une servante dans l'enfant dont elle était aimée, et la douce main de Denise la soutenait dans ce dernier chemin, si ténébreux à ceux qui y marchent seuls ; cette main innocente tenait le flambeau de la foi qui éclairait de sa lueur divine les confins de la vie et de la mort ; grâce à l'enfant, la pauvre négresse savait qu'au sortir de ce monde, son âme tomberait entre les mains d'un Père plein de bonté, elle ne demandait rien de plus, et confiante dans cet espoir, elle ne craignait plus les épouvantements de la mort.

Cependant la maladie avait ses alternatives ; le mal se relâchait quelquefois, et lorsque, sous le ciel clément de l'Anjou, le mois de février ramena quelques belles journées, Cora, soudain ranimée à la vue du soleil radieux, put se lever, et même, un jour elle se trouva si bien, qu'on essaya de la mener en voiture jusqu'au monastère du Bon-Pasteur. C'était là une idée de Denise ; elles savaient que les religieuses élevaient avec des soins maternels quelques jeunes Africaines, achetées par une charité ingénieuse sur les marchés du Caire ou d'Alexandrie, et elle avait dit à Cora :

« Nous allons à la messe du Bon-Pasteur, et nous verrons les petites Nubiennes.

— Elles sont noires ?

— Noires comme toi, et gentilles ! »

Cora, rendue plus impressionnable par la maladie, fut tout émue lorsqu'à la chapelle elle vit, députées de la race de Cham au pied de l'autel, plusieurs jeunes filles au teint noir ou bronzé, qui priaient avec une ferveur d'ange. Le recueillement, la joie du ciel éclataient sur ces sombres visages ; ces beaux yeux étranges étaient baissés dans l'humilité de la prière, ou levés vers le ciel avec confiance, elles n'avaient plus rien de l'attitude servile de l'esclave : c'étaient des enfants libres et heureuses dans la maison de leur Père ; elle fut plus touchée encore quand elle en aperçut deux sous le voile blanc des novices. Un attendrissement où se confondaient avec les souvenirs déjà lointains de la patrie et de l'enfance les espérances prochaines du ciel, s'empara d'elle ; la religion qui délivre les esclaves, qui donne un toit aux abandonnées et des mères aux orphelines, lui apparut, telle qu'elle est, dans sa majesté consolante, dans sa puissance modeste, et en sortant de la cha-

pelle, elle prit la main de Denise, la baisa, et lui dit :

« Je suis contente ! Oh ! si tous les pauvres noirs pouvaient aimer le bon Dieu ! »

— Voulez-vous parler aux petites négresses, Cora ? demanda madame Villers.

— Je suis trop faible.... mais ne pourrait-on pas leur dire de prier pour moi ? »

Sans doute, les prières de ces enfants qui, dans les premiers jours de leur vie avaient tant souffert, et qui, regues dans le doux berceau du christianisme, vont à Dieu d'un cœur si ardent, ces supplications dévouées aplanirent encore sous les pas de Cora ce chemin qui mène, selon l'expression de l'Écriture, à la maison de l'éternité. Une fièvre ardente la consumait et la laissa sans force contre les premières ardeurs de l'été, et bientôt la pauvre négresse fut trop faible pour supporter ce soleil qui, pourtant, n'était que l'ombre de celui qui brûlait les roches de Bourbon. Elle ne se levait plus, et tous les jours, elle demandait combien de temps encore avant la Fête-Dieu. C'était l'époque fixée pour la première communion de Denise, et Cora avait témoigné le désir de communier ce même jour.

« Je ne vous suivrai pas à l'église, petite maîtresse, disait-elle en secouant la tête, mais je vous précéderai ailleurs ! »

La veille de ce grand jour, Cora était plus faible et plus souffrante que jamais : pourtant elle eut encore un désir : elle demanda des fleurs, et voulut arranger un bouquet pour l'église : c'était autrefois un de ses talents, et ses mains adroites disposaient à merveille les fleurs de serre et les fleurs des champs, la verdure légère, et la soie et le velours des roses et des camélias.

« J'ai fait votre bouquet de noces ! dit-elle à madame Villers, laissez-m'en faire un pour la première communion de mademoiselle Denise ! »

On lui apporta une moisson de fleurs qu'elle regarda d'un œil ravi, et elle commença à grouper les roses blanches, les œillets, les héliotropes, les fleurs d'oranger qui devaient former le centre éclairé du bouquet, mais ses mains affaiblies se refusèrent à ce léger travail : le froid de la mort les gagnait, et elle laissa retomber sur la couverture les rameaux fleuris qui devaient lui survivre.

« Le bon Dieu voit que je ne peux pas le faire ! murmura-t-elle. »

Vers le soir elle parut si mal, que le médecin n'osa répondre d'elle jusqu'au lendemain, et que, sur-le-champ, le prêtre qui la confessait fut mandé. Mademoiselle de la Rochette prépara en hâte la chambre où allaient s'accomplir les dernières cérémonies et le dernier sacrifice : le bouquet inachevé, fut placé sur la table qui devait servir d'autel. Denise revint de l'église en cet instant, et son cœur se gonfla en voyant si prochaine la fin de sa pauvre amie : elle

se mit à genoux près du lit ; Cora, qui l'avait cherchée des yeux avec une certaine inquiétude, l'aperçut aussitôt, et s'efforça de lui sourire, mais sans parler, car elle semblait toute à son recueillement intérieur. Le prêtre entra peu d'instant après : madame Villers souleva dans ses bras la négresse calme, paisible et presque radieuse : dans ce moment si terrible pour l'impie et le superbe, l'espoir de l'immortalité était gravé sur le front de l'humble esclave, et adorant son Rédempteur, elle semblait dire avec Job :

« Je sais que mon Sauveur est vivant, et que, revêtue de ma chair, je le verrai, je l'adorerai de nouveau ! »

La cérémonie, grave et touchante, s'accomplit en silence, au milieu des pleurs réprimés par le respect, dernier tribut que payait madame Villers aux souvenirs du jeune âge, mademoiselle Esther à la pitié, et Denise à une amitié née de la charité. La Providence permettait que le jour mille fois heureux et qu'elle avait tant désiré, fût obscurci par ce deuil, mais pourtant, au fond de l'âme, elle éprouvait une joie ineffable, connue de ceux-là seuls qui ont vu les merveilles de Dieu dans les âmes, et elle offrait au Dieu qu'elle allait recevoir le lendemain cette gerbe qu'elle avait glanée dans la moisson du Père de famille. Cora achevait de mourir comme un enfant qui achève de s'endormir sur le sein de sa mère ; aucune plainte ne sortait de ses lèvres, et pendant toute la nuit, elle pria tranquillement dans les sentiments de cette foi simple et vive que Denise lui avait communiquée. Au matin, elle vivait encore, et elle dit d'une voix faible :

« Voilà enfin la Fête-Dieu ! où est Denise ? »

Denise entra dans la chambre : elle était vêtue de blanc, une légère couronne de roses blanches retenait son voile, et au milieu de la lumière éblouissante d'une matinée de juin, elle apparaissait comme un esprit céleste qui venait délivrer cette âme en souffrance. La négresse lui tendit les bras par un dernier effort :

« Vous allez recevoir le bon Dieu, et moi je vais le voir ! lui dit-elle, il vous bénira à cause de ce que vous avez fait pour votre pauvre esclave ! Quand je serai en paradis, toujours, toujours je prierai pour vous..... »

Elle ne put parler davantage : Denise l'embrassa, et lui dit tout bas :

« Prie pour papa et maman ! »

Les joyeuses cloches sonnaient et appelaient l'enfant à la Table Sainte ; elle baisa encore le front humide de son amie, et s'éloigna avec madame Villers.

Quand elles revinrent, émuës et heureuses, la pauvre Cora était auprès de Dieu.

M. BOURDON.

(La suite au prochain Numéro.)

LA SYRIE

(SUITE.)

XV



Je demeurai deux mois encore sans nouvelles de France ; puis je reçus enfin une longue lettre, ou pour mieux dire un volume qui me remplit à la fois de joie et de tristesse.

Ma mère n'avait pas le courage de quitter son pays ; elle était vieille, elle voulait mourir où elle avait vécu, et être ensevelie dans le tombeau où reposait l'époux qu'elle avait aimé. Cependant, comme mon bonheur était le seul but de sa vie, comme elle avait compris que mon attachement pour Elia était sincère, comme les renseignements qu'elle avait pris auprès de M. d'Alpanin se trouvaient très-favorables à cette jeune fille, elle finissait par me donner son consentement à ce mariage, mais avec quelle poignante douleur et quelles larmes amères ! Les miennes inondèrent le papier sur lequel sa main défaillante avait tracé des mots sans suite, des adieux déchirants !... Un affreux combat se livra dans mon âme, je fus sur le point de partir pour aller rendre la vie à ma pauvre mère désolée, pour lui dire en la pressant sur mon sein : mère, séchez vos pleurs, votre fils vous est rendu ! vous lui avez consacré votre existence, il vous sacrifie tout ce qu'il a de plus cher après vous, ses joies, son avenir, ses espérances de bonheur ! désormais il vivra pour vous seule, comme vous avez vécu pour lui !...

Je ne suivis point ce bon mouvement, je n'avais pas assez d'énergie pour être capable d'une telle abnégation ; je cherchai des attermoiements, je composai avec mon propre cœur, je me dis qu'une fois le premier moment d'exaltation passé, ma mère se résignerait à une séparation à laquelle ma longue absence devait l'avoir déjà habituée ; que le temps, qui adoucît toutes les peines, calmerait aussi sa douleur. D'ailleurs, sans manquer de parole à ma nouvelle famille, et sans forcer Elia à abandonner le Liban, pourquoi ne la déciderais-je pas à faire avec moi le voyage de Marseille ? la distance était-elle si grande qu'on ne pût la franchir au moins tous les deux ou trois ans ? et lorsque ma bonne mère aurait vu de ses yeux sa charmante bru, lorsqu'elle aurait apprécié son caractère, elle reviendrait certainement sur sa décision, et ne voudrait plus nous quitter. Comme tous les hommes faibles qui cherchent à se tromper eux-mêmes, lorsque leurs penchants se trouvent en désaccord avec leur raison, je mettais un voile sur mes yeux pour ne pas voir trop clair. A demi rassuré par mes raisonnements,

je pris congé des bons moines dont l'hospitalité m'avait été si douce, et je me mis en route pour Bennakir. Il m'était bien venu dans l'esprit de partir d'abord pour Marseille, afin d'embrasser ma vieille mère, et de lui demander sa bénédiction ; mais une fois auprès d'elle, m'eût-il été facile d'en partir ? et un nouveau retard me paraissait si pénible que je n'eus pas la force de m'imposer ce sacrifice.

Le cheik et Ben Kayven me revirent avec joie, Elia m'accueillit avec une gravité douce, une simplicité tout aimable ; je tirai de mon sein le consentement de ma mère, et je renouvelai solennellement ma demande.

Le cheik alors se tourna vers la jeune fille, et l'engagea à se déclarer.

« Si c'est le bon vouloir de mes parents, dit-elle en se mettant à genoux devant son grand-père, je consens à prendre Ferdinand pour mari, je l'aime, je le respecterai et lui consacrerai ma vie toute entière. »

Je m'agenouillai tout ému à côté d'Elia, et le vieillard, se levant d'un air noble et majestueux, étendit la main sur nos têtes :

« Soyez donc fiancés l'un à l'autre, dit-il, au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit ! Toi mon fils, deviens le protecteur et l'appui de ta femme ; toi, mon Elia, obéis à ton époux, n'ayez qu'un cœur et qu'une âme pour vous soutenir et vous entraider mutuellement, pour élever vos enfants dans la crainte de Dieu et dans la vertu ; aimez-vous avec tendresse, mais n'oubliez pas qu'un amour plus pur, plus élevé, réclame avant tout votre cœur, afin que, lorsque la séparation arrivera sur la terre, vous soyez encore unis au sein du Dieu très-haut. »

Ben Kayven étendit à son tour sa main sur nos têtes, et nous donna aussi sa bénédiction ; c'est ainsi que nous fûmes fiancés le jour même de mon retour, et notre mariage fut fixé à la première semaine après Noël. C'était encore un mois d'attente ; j'en passai une partie dans ma nouvelle famille ; puis, je retournai à Beyrouth afin d'acheter les présents de noces. J'étais plus riche alors que je ne l'avais été depuis longtemps, mon excellente mère m'ayant envoyé, en avancement d'hoirie, une somme assez ronde.

Les goûts d'Elia m'étaient connus, j'avais peu à dépenser en étoffes et en bijoux pour la satisfaire, mais je voulais réaliser le rêve pieux de sa vie en achetant une belle cloche pour sa paroisse, j'y joignis quelques ornements d'église brodés d'or et de soie, et de pieuses images qui devaient faire l'ad-

miration des habitants du pays. J'achetai aussi de belles armes pour le cheik, pour Ben Kavven et pour Francis et quelques bagatelles pour les parents et amis. Ces emplettes terminées, je me hâtai de retourner à Bennakir où je trouvai réunis plusieurs membres de la famille, que je ne connaissais encore de nom : c'était une sœur cadette de Ben Kavven, établie à Damas, son mari, Ben Aridi, riche négociant de cette ville, et leurs deux jeunes filles, Mariem et Théodora. Tous m'accueillirent en frère; les présents de nocces que j'avais apportés furent admirés à la ronde, et le regard reconnaissant de mon aimable fiancée me prouva que j'avais prévenu ses desirs en songeant plus encore à orner le temple du Seigneur qu'à la parer elle-même.

La nouvelle cloche dont nous fûmes, Elia et moi, parrain et marraine, carillonna bientôt dans les airs notre heureux hyménée. Une foule de parents et d'amis étaient accourus de la montagne pour assister à la cérémonie; il y avait même des Druses parmi eux. L'église était trop petite pour contenir tout ce monde, on en laissa la porte ouverte, et la plus grande partie des invités entendirent la messe du dehors; une salve de mousqueterie annonça le moment de la célébration, et des signes de réjouissance nous accompagnèrent jusqu'à la maison nuptiale; c'était un feu roulant, dont le bruit répercuté par les échos, publiait au loin notre union, et qui était non-seulement un hommage rendu à la position sociale de la famille Kavven, mais aussi une marque de l'estime et de l'affection de tous ceux qui la connaissaient.

Une immense tente avait été dressée au milieu de la cour, chauffée par de grands feux; on servit à boire et à manger à tous ceux qui ne purent trouver place dans le sélamik. Plusieurs filles du village vinrent nous offrir des fleurs, que leur rareté dans cette saison rendait plus précieuses, et un improvisateur maronite nous chanta un long épithalame, plein de gracieuses images, dans lequel la mariée était comparée tour à tour aux femmes les plus vantées de la Bible, qu'elle égalait en beauté, en sagesse et en vertus.

La plupart des invités s'en retournèrent chez eux le soir même de la fête, et le surlendemain il ne restait plus avec nous que nos parents de Damas, qui nous quittèrent eux-mêmes quinze jours après, en nous faisant promettre d'aller les voir bientôt.

Je vous parlerai peu des premières années qui suivirent mon mariage, le bonheur ne se raconte point. Je continuais à vivre chez le cheik, j'avais tout à fait adopté le costume, les mœurs et les habitudes du Liban, je m'occupais des travaux de l'agriculture, du soin des bestiaux, de l'éducation des vers à soie. La pureté du ciel, la beauté des paysages, la fertilité de la campagne, la douceur et l'affection de tous ceux qui m'entouraient répandaient dans ma vie un charme inexprimable; cette existence simple, calme, patriarcale, ne laissait place à aucun vide dans mon cœur, à aucun dérèglement dans mon esprit; nous n'étions pas bien riches, il est vrai, mais le luxe était inconnu à Bennakir, l'abondance régnait dans la maison, et nos desirs étaient modérés.

Nous avions appris par Achmet, ce jeune Druse

que le cheik avait rendu à sa mère, et qui, reconnaissant des bontés qu'on avait eues pour lui, était venu nous revoir, qu'Ibrahim, désolé de la mort de son fils, avait de nouveau quitté le Liban. Cet événement, qui assurait notre tranquillité, paraissait avoir soulagé Ben Kavven d'un énorme poids, il était devenu plus gai depuis cette communication. Je le questionnais quelquefois pour lui faire raconter l'histoire d'Ibrahim; mais, soit par crainte de manquer à la charité chrétienne en disant du mal de cet homme, soit par tout autre motif, le cheik et lui montraient tant de répugnance à entrer en explication à ce sujet, que je ne le pressai pas davantage. Tout ce que j'appris d'Elia, c'est que pendant que l'émir Beschir gouvernait le Liban, et dans une expédition contre les Druses, le cheik avait trouvé, dans un de leurs villages, dont les habitants étaient en fuite, une jolie petite fille de deux ou trois ans, abandonnée par sa famille; il l'avait confiée à un Maronite qui la mit sur son cheval et la conduisit à Bennakir, où elle fut baptisée et élevée avec tendresse dans la maison du cheik, puis placée comme pensionnaire chez les religieux de Beyrouth; et lorsque cette gentille Amina eut atteint sa dix-septième année, le cheik la donna pour femme à son fils unique, Yussuf Ben Kavven, suivant le conseil de l'apôtre de marier les orphelins dont on a pris soin, de préférence à ses propres enfants. Elia et Francis étaient les fruits de cette union, et la famille vivait en paix dans le castel héréditaire, lorsqu'un jour le vieil Ibrahim, l'un des akals des Druses, arriva à Bennakir, accompagné de son fils aîné, Ben Ibrahim, de son petit-fils Zebdanir, et de plusieurs de ses amis, pour réclamer Amina comme sa fille, fournissant à l'appui de cette allégation des preuves convaincantes. La jeune femme refusa de quitter son mari, et Ben Kavven d'abandonner la mère de ses enfants, qui lui avait été légitimement niée en mariage. Cet événement fit grand bruit dans le pays, il devint la suite de nombreuses discussions et de rixes sanglantes. Enfin le vieux akal entra en arrangement avec les Kavven, il promit de ne plus troubler leur repos moyennant une certaine somme d'argent, qui fut payée devant témoins. Le différend ainsi réglé et la tranquillité rétablie, on se sépara avec des apparences d'amitié. Au bout de deux ou trois ans, Ben Ibrahim vint chercher sa sœur pour la conduire dans le schouf, où le vieil akal, dangereusement malade, demandait à la revoir une dernière fois. Amina ne voulut point refuser à son père cette satisfaction, elle se mit en route, le cœur gros et l'esprit agité de noirs pressentiments. Deux mois s'écoulèrent sans qu'on entendit parler de son retour. Ben Kavven, inquiet de cette longue absence, partit alors pour le schouf, bien accompagné de parents et d'amis. En arrivant dans le village habité par le vieil akal, il apprit que son beau-père était mort depuis six semaines, et il alla, très-inquiet, redemander Amina à Ben Ibrahim, qui la rendit sans trop de difficultés, mais dans un tel état de maigreur, de dépérissement et de tristesse, que Ben Kavven lui-même eut quelque peine à la reconnaître. Que s'était-il passé durant ces deux mois de séjour dans le pays des Druses? Elia ne le savait pas au juste, mais elle avait compris, à quelques paroles échappées à ses

parents, que les mauvais traitements exercés sur sa pauvre mère pour lui faire abjurer le christianisme avaient abrégé les jours de la douce Amina, qui s'était éteinte, après plusieurs mois de souffrance, entre les bras de son mari, qu'elle avait mis seul dans sa confidence.

Ces révélations, tout incomplètes qu'elles fussent, m'expliquaient cependant la tristesse de Ben Kavven et sa répulsion pour Ibrahim, répulsion que je partageais du reste, de sorte que le départ de cet homme pour des pays lointains était pour nous tous un véritable bienfait de la Providence; et rien n'aurait troublé ma félicité sans le souvenir de ma mère vieillissante seule et délaissée. Lorsque la pensée de son abandon se présentait à mon esprit, je ne manquais jamais de former de nouveau le projet d'aller la voir bientôt, de lui présenter Elia, et de la décider à venir se fixer près de nous; mais quatre enfants déjà étaient venus, en comblant de joie toute la famille, resserrer notre union et les liens qui me retenaient dans le Liban.

Chaque fois qu'un nouveau convive, envoyé du ciel, venait ainsi réclamer sa part d'amour et de bonheur sous le toit paternel, Ben Kavven et le vieux cheik, après avoir rendu à celui de qui viennent tous les biens de vives actions de grâces, et avoir présenté l'enfant au baptême, se hâtaient de planter en grande pompe près de l'habitation un arbre fruitier qui prenait le nom du nouveau-né; puis un champ était choisi et défriché par nos soins, afin de pourvoir d'avance à la nécessité d'une alimentation plus abondante; et, en attendant que le champ fût en rapport, le petit ange croissait, puisant au sein maternel la vie et la santé. C'était, je puis le dire, un ravissant spectacle que celui de cette jeune mère entourée de tous ces beaux enfants, et souvent mes yeux se mouillaient de douces larmes en contemplant ce tableau; mais comment faire entreprendre un long et pénible voyage à une femme qui nourrit? Je n'osais pas même lui en parler. Ce fut elle qui m'en fit la proposition. Plusieurs fois la douce créature m'avait surpris dans mes tristesses passagères, son cœur aimant s'était inquiété de ces impressions fugitives, mais souvent renouvelées, et à force de prières, elle m'en avait arraché le secret.

« Partons, m'avait-elle dit aussitôt, allons consoler ta pauvre mère. »

Je l'avais serrée sur mon cœur avec émotion, et nous n'avions plus pensé qu'aux moyens de faire le voyage.

La question d'argent ne m'embarrassait point, j'avais en réserve une somme plus que suffisante pour faire face à la dépense. Ma femme se chargea de préparer son père et son grand-père à cette absence, qui ne devait pas durer plus de trois à quatre mois. Nous étions à la fin de mars, Elia devait sevrer son plus jeune fils au mois d'avril; le moment ne pouvait donc être mieux choisi. Déjà nos préparatifs étaient terminés, et le jour du départ fixé au 20 avril, lorsque l'aîné de mes fils tomba malade. Ce fut d'abord plutôt un malaise qu'une maladie; l'enfant, naturellement gai et actif, était devenu triste et languissant, il toussait de temps en temps, lui qui n'avait jamais été enrhumé de sa vie, et ses grands yeux bleus se noyaient dans des larmes in-

volontaires; puis la fièvre le prit, et bientôt de larges taches rouges couvrirent son petit corps.

« Rassurons-nous, me dit alors ma femme, plus forte et plus courageuse que moi, notre Philippe a la rougeole; c'est une maladie d'enfant qui n'a rien de dangereux pourvu qu'on la soigne bien, dans quinze jours il sera guéri, et le mois prochain, nous pourrions nous mettre en route. »

J'avais été si tourmenté par mes craintes que, loin de me plaindre de ce retard, qui devait me coûter si cher, je courus tout joyeux répéter à mon beau-père les paroles d'Elia. Je le trouvai, ainsi que le cheik, fumant leur chibouque dans le sélamik, en compagnie d'un autre personnage que je n'avais jamais vu.

Ce nouveau venu était un jeune homme d'une physionomie franche et résolue, à laquelle des yeux perçants et une moustache noire et luisante donnaient une expression martiale que ne démentaient ni sa taille svelte ni son noble maintien. Il portait ce jour-là un large turban pourpre et or, et une casaque rayée descendant jusqu'aux genoux.

« Celui-ci est mon gendre, dit Ben Kavven à l'étranger en manière de présentation, tu peux tout dire devant lui. »

A ma grande surprise, le jeune homme se leva vivement, et, me tendant la main avec courtoisie :

« Vous me voyez heureux de faire votre connaissance, me dit-il en bon français, nous aimons les gens de votre nation dans ma famille, et je suis très-fier d'être filleul d'un de vos princes (1). »

J'appris alors que cet aimable garçon était Joseph Kharram, frère cadet de ce Michel, qui nous avait offert une si brillante hospitalité dans son palais d'Eden. Sa réputation de probité, de piété et de bravoure chevaleresque était arrivée jusqu'à moi, et me donnait un grand plaisir à le voir; mais pendant que, pour répondre à ses prévenances, j'échangeais avec lui quelques phrases de politesse, je remarquai que le vieux cheik était agité d'un tremblement nerveux, et que la figure de Ben Kavven exprimait cette résignation douloureuse que je lui avais déjà vue dans une autre occasion.

L'un et l'autre cependant avaient repris leur chibouque, dont la fumée s'élevait dans les airs en capricieuses spirales, mais Ben Kavven ramena bientôt l'entretien sur le sujet qui les occupait avant mon arrivée.

« Je croyais, dit-il, que l'affaire de Beït-Méri était une de ces querelles sans importance, comme il y en a toujours eu dans le Liban. »

Ces paroles se rapportaient à un événement qui s'était passé l'année précédente (2). Une dispute au sujet d'un mouton avait amené un grave conflit entre les chrétiens et les Druses du village mixte de Beït-Méri. Les populations du Liban prenant fait et cause pour leurs coreligionnaires, avaient été sur le point de guerroyer les uns contre les autres, mais l'intervention des consuls européens avait rétabli la paix entre elles.

Comtesse de LA ROCHE.

(La suite au prochain Numéro.)

(1) Joseph Kharram, élevé dans un lycée de Paris, est filleul du prince de Joinville.

(2) Le 15 août 1850.

PRÉSENCE

Quand les feux du soleil dorent la mer profonde,
Alors je pense à toi ;
Quand la lune en tremblant se refléchit dans l'onde,
Ton image est en moi.

Sur la route, à midi, quand monte la poussière,
Je crois t'apercevoir ;
Au milieu des horreurs d'une nuit sans lumière,
Il me semble te voir.

C'est toi lorsque la vague en gémissant bouillon ne,
Toujours toi que j'entends ;
Dans les bois où se plaint la brise monotone,
Encor toi que j'attends.

Tu vis bien loin d'ici, mais, malgré la distance,
Mon âme est avec toi !
Le jour tombe, l'étoile au ciel brille en silence...
Que n'es-tu près de moi !

Traduit de Goëthe par l'abbé FAYET.

REVUE MUSICALE

En dehors des ouvrages classiques qui forment le fonds de notre catalogue, on remarquera plusieurs compositions nouvelles, qui méritent de fixer le choix des amateurs sérieux. Tels sont : *Così fan tutte*, duo pour piano et violon, de Ketterer et Herman ; *Lalla-Roukh*, fantaisie pour haut-bois, avec accompagnement de piano, par Barthélemy ; réminiscence de *Lalla-Roukh*, pour orgue et piano, par Frelon.

Pour piano seul, on trouvera la jolie valse chantée, *Voici le soleil*, d'A. Mutel, transcrite par Ketterer ; une autre valse par Léon Dufils ; un très-beau *Scherzo-valse*, de Ch. Mougin ; plusieurs brillants quadrilles, tels que les *Faucheurs*, de Maximilien, et *Così fan tutte*, d'Arban, l'auteur du quadrille par excellence. La magnifique ouverture de l'*Enlèvement au Sérail*, par Mozart, fait aussi partie de la collection de ce mois.

Comme musique de chant, on appréciera des chœurs composés spécialement pour les distributions de prix, et par conséquent tout à fait à la portée de la jeunesse.

Nous offrons encore aux abonnés les morceaux détachés de la ravissante partition de *Lalla-Roukh*. C'est on le sait, un des plus grands succès de la saison musicale qui s'achève. Qui ne voudra chanter ce charmant duettino, pour deux voix de femmes : *Loin du bruit, loin du monde* ; et la belle

mélodie *Sous le Feuillage sombre*, que les plus grands maîtres ne désavoueraient pas, tant le style en est large et l'harmonie sobre, élégante et sévère. Les couplets si gracieux, qui ont fait déjà le tour du monde, *Si vous ne savez plus charmer*, suffiraient à sauver la partition de Félicien David de l'oubli si tout cet ouvrage n'était de la plus correcte beauté.

Nous prévenons les abonnés que M. l'abbé Goupil a publié deux recueils élémentaires destinés à l'enfance, le premier intitulé : *Petite École d'Orgue* ; le second : *Solfège spécial, chiffré et noté pour les enfants*. Ces deux publications seront fort utiles à l'enseignement.

L'art de jouer en mesure, appliqué au piano, par Samuel David, dédié à Rossini et approuvé par le Comité des études du Conservatoire vient de paraître. Ce premier livre, divisé en vingt petites études, est admirablement conçu et gradué : c'est une des meilleures méthodes que nous puissions conseiller pour commencer l'étude du piano. On sait que M. Samuel David est premier grand prix de l'Institut, et professeur à Sainte-Barbe.

Ces trois ouvrages ne font pas partie de l'abonnement ; mais nous sommes en mesure de les livrer avec une forte remise, comme on pourra s'en rendre compte en jetant les yeux sur notre catalogue de mai.

M. L.

CONCERT DE LA SALLE HERZ, AU PROFIT DES
SOURDS-MUETS ET DES ENFANTS AVEUGLES.

ARCHIVES DES CATHÉDRALES.

Sont-ce les brises printanières dont le ciel s'est montré prodigue dans la saison des frimas, qui ont rendu nos scènes lyriques si pauvres et si tristes pendant l'hiver ? Les disciples de l'art et les ouvriers de la pensée ont-ils pris leur vol vers les sphères heureuses ou l'on va rêver sans bruits aux gloires futures et aux vastes conceptions ? Nous l'ignorons ; mais véritablement, il est impossible de vous parler, chères lectrices, de ce qui s'est passé dans nos théâtres de musique depuis trois mois. Les ouvrages qu'on y a représentés se fondront comme ces flocons de nuages à travers lesquels on aperçoit parfois un pâle rayon du soleil, bientôt caché par d'épaisses vapeurs. Laissons-les donc s'évaporer dans l'espace, sans nous inquiéter de la route ou du sentier qu'ils essayeront de parcourir.

Mais si les théâtres, sont morts, il n'en faudrait pas conclure que la musique est enterrée. Oh ! que non pas ! pour n'en donner qu'une preuve, nous dirons quelques mots du magnifique concert donné le 25 avril dernier dans la salle Herz, au profit des sourds-muets et des enfants aveugles. Reconnaissons avant tout, que l'éminent professeur, M. Guillot de Sainbris, et deux de ses meilleures élèves, mesdemoiselles Andréa Favel et Adam-Boisgontier, ont eu la plus grande part des applaudissements enthousiastes qu'un public choisi et connaisseur a fait éclater à plusieurs reprises dans cette solennité musicale.

Tel maître, telle élève. Le goût pur, le style sobre et correct, le sentiment profond, la grâce sympathique, tout ce qui remue le cœur et charme l'oreille, nous l'avons admiré dans le talent de mademoiselle Boisgontier ; le magnifique solo du final d'*Euryanthe* a été chanté par la jeune cantatrice, avec une pureté et une élégance exceptionnelles ; celui des chœurs des *Nymphes de Psyché*, avec une verve pleine de gaieté et de coquetterie. On sentait en écoutant cette musique tantôt grave, tantôt mélodieuse, toujours correcte et pure, que les conseils précieux de M. de Sainbris avaient été donnés et suivis rigoureusement.

Alard a été ce que nous l'avons toujours connu, un grand maître faisant suivre à l'âme toutes les phases de son archet.

M. Diemer, jeune pianiste de vingt et un ans, a joué avec beaucoup de vigueur et de netteté. M. François Michot, qui a une fort belle voix et une excellente méthode, due à l'enseignement du professeur dont nous parlons tout à l'heure, a été écouté avec une attention vive et soutenue.

Le solo du finale du deuxième acte de *la Vestale* a été chanté par mademoiselle Andréa Favel, avec une rare perfection ; enfin les chœurs exécutés par les élèves de M. de Sainbris ont emporté tous les suffrages, par un ensemble, une précision, un goût et une justesse qui leur ont valu les honneurs du bis.

Cette soirée a certainement été une des plus splendides et une des meilleures de notre saison d'hiver.

— Une publication véritablement magistrale inti-

tulée : les *Archives des Cathédrales*, répertoire général des maîtrises catholiques, vient de paraître chez l'intelligent éditeur Girod. Aucun ouvrage de haute école, n'est appelé à populariser d'une façon aussi certaine, l'art religieux qui doit être le principe de toute étude sérieuse.

Laissons parler M. Girod, dont la plume éloquente en apprendra plus à nos lectrices que notre rapide analyse :

« La croyance religieuse est innée chez l'homme ;
» c'est une condition indispensable de son existence
» morale. L'histoire de l'humanité est tout entière
» dans les livres saints, avec ses fautes, ses gran-
» deurs. En face de cette majestueuse nature
» l'homme a de tout temps senti battre son cœur.
» Tout lui prouvait le Dieu créateur et protecteur.
» Car, ces beautés admirables, il se sentait fait pour
» les admirer. Bien avant que les philosophes eussent
» formulé les faits psychologiques, l'homme, simple
» créature, à peine mise en possession de son monde
» naturel, avait tressailli à cette idée, défi sublime
» jeté à l'athéisme ; là, brille la beauté et moi je la
» sens !... Ce problème, si souvent agité, de l'objectif
» et du subjectif, était résolu naïvement ; l'homme
» croyait à ce Dieu qui vivait à ses yeux, qui vivait
» dans son âme !

» Ce sentiment immense, il fallait une langue pour
» l'exprimer ; alors la poésie éleva ses voix sublimes !
» Les premiers hommes devinrent poètes pour cé-
» brer l'Éternel. En même temps, s'élevèrent les pre-
» miers accords ; l'alliance de la musique avec la
» poésie est intime ; la mélodie complète la poésie
» en y ajoutant l'infini, qui est sa puissance propre.
» La musique et la poésie sont donc aussi anciennes
» que l'humanité, et, on peut le dire, le premier
» chant qui résonna sur la terre dut glorifier l'Éternel.
» Ces deux formes de l'art, les plus sublimes, ne
» pouvaient avoir leur origine que dans le plus puis-
» sant des sentiments, le sentiment religieux, qui
» résume dans sa grandeur, nos craintes, nos espé-
» rances.

» Puis la poésie embrassa tout, et, la musique mar-
» chant avec elle, naquirent bientôt les chants popu-
» laires, la légende sorte d'histoire universelle où
» chaque peuple a posé son empreinte.

» Suivre l'art dans toutes ses transformations, le
» reconnaître dans un passé de convulsions, de luttes
» acharnées et constantes, serait presque impossible.
» C'est dans le sanctuaire qu'il faut le chercher ; il s'y
» est réfugié à toutes les époques. La croyance l'a
» révélé, la croyance le conserve et va bientôt le
» rendre digne de son titre. A l'inspiration naïve du
» croyant va succéder une forme, vague d'abord,
» précise ensuite. L'idée est donnée ; au temps de la
» rendre parfaite. Le temps marche, des hommes de
» génie se consacrent à cet art, et les cathédrales
» retentissent de nouveaux accords. L'art a ses for-
» mules, son caractère, et ses œuvres les plus belles
» vont être popularisées. L'orgue, ce divin instrument
» si digne des grandeurs du culte, l'orgue surgit et
» étonne les fidèles. C'en est fait, l'art existe ; il se
» développe et embrase le vieux monde. L'école est
» fondée ; enfin la musique acquiert cette perfection
» que nous admirons aujourd'hui.

» Ainsi, l'art naît du sentiment religieux ; dans le
» sacerdoce il se perpétue, et, plus tard, c'est à l'om-

» bre des basiliques qu'il s'établit définitivement, se
» développe et atteint au sublime. Que conclure de
» cela? Sinon que le plus grand intérêt se concentre
» sur la musique religieuse, qui est, tout le prouve,
» l'histoire même de la musique.

» Pour moi c'est une conviction, et cette conviction
» m'a décidé à entreprendre une publication immense
» que je crois nécessaire.

» Sous le titre collectif d'*Archives des Cathédrales*,
» je réunirai les Messes, Motets, Hymnes, Litanies,
» Psaumes, enfin tous les ouvrages sacrés des maîtres
» les plus célèbres depuis le onzième siècle jusqu'à
» nos jours. Ce seront bien des archives véritables;
» les amateurs, les bibliophiles et les maîtres de cha-
» pelle y pourront trouver de riches merveilles. Les
» maîtres de chapelle, surtout, auront dans cette pu-
» blication une bibliothèque spéciale aux maîtrises,
» vraie mine inépuisable, ainsi qu'on peut s'en assurer
» par la lecture du catalogue de la première série
» seulement. A côté des anciens, les modernes, Pa-
» lestrina et Mendelssohn, Schubert et Orlando-Lassus
» sont réunis. C'est un monument à l'art; tous les
» âges y auront apporté leur tribut, et c'est aussi un
» grand souvenir consacré aux artistes illustres dont
» le génie a célébré la foi en de sublimes accords.

» La première série sera publiée avec le concours
» de M. Charles Vervoite, maître de chapelle de Saint-
» Roch et président de la Société de musique sacrée
» de Paris. D'après des manuscrits originaux, on a

» transcrit les œuvres qui sont dignes de figurer dans
» cette vaste encyclopédie.

» Ainsi qu'on le verra, chaque pièce est nuancée
» avec le soin le plus méticuleux. Les parties vocales
» sont sur les clefs de *sol* et de *fa*. Les accompagnements
» sont écrits soit pour le grand orgue, soit pour
» l'harmonium avec contre-basse (*ad libitum*), soit
» même pour le piano seulement. Comme exécution,
» ils sont d'une difficulté moyenne. Enfin, on a voulu
» mettre à la portée de tous ces belles œuvres, pour
» la plupart enfouies, qui forment le patrimoine ar-
» tistique de l'humanité. Une faible partie des pièces
» qu'a contiendra cette riche collection est connue, et
» existe déjà dans le commerce; mais il est certain
» que, jusqu'à présent, nulle édition n'a été répan-
» due qui ait été l'objet d'autant d'études et de soins.
» Et puis, notre but était de réunir tous ces éléments
» épars pour en former une sorte de bibliothèque re-
» ligieuse où l'on pût chercher à coup sûr tel ou tel
» ouvrage. Ce but sera atteint. Le même esprit aura
» présidé à ce grand travail, et chaque livraison nou-
» velle offrira la même correction, le même fini jus-
» que dans les moindres détails.

» Le format adopté est le grand in-8°; c'est le plus
» portatif comme aussi le plus commode pour la bi-
» bliothèque. Quant à l'édition, elle est digue, je le
» pense, de son but. Une publication de cette im-
» portance ne doit être inférieure à aucune autre.

MARIE LASSAVER.

Economie Domestique

Morceau de jambon au vin de Madère.

Prenez un demi-kilog. de bon jambon en tranches
finement taillées. Otez-en la couenne et supprimez
une partie du gras. Empilez les tranches dans un
saladier; au moment de servir, versez trois cuille-
rées de bouillon chaud sur le jambon, retirez les
tranches, arrangez-les sur un plat chaud, et versez
au-dessus une sauce au vin de Madère faite de cette
façon :

Ayez une tranche de bœuf, une de veau, en tout
du poids de deux dixièmes de kilog. Faites-les
prendre couleur dans du beurre, après les avoir
coupées en petits morceaux minces. Quand le jus
en est dégagé, mouillez avec un verre de bouillon;
faites bouillir pendant une heure. Faites un roux
léger dans une autre casserole, ajoutez-y ce jus, une
pincée de sucre, quelques gouttes de citron et un
verre de vin de Madère. Servez aussitôt, car le vin
perdrait de son goût.

Gâteau au beurre et au sucre.

Faites fondre 500 grammes de beurre très-frais,
en ayant soin de ne pas le laisser roussir. Quand il
est refroidi, on y ajoute 500 grammes de sucre en
poudre, le zeste d'un citron et trois œufs, jaune et
blanc bien battus; on ajoute de la farine assez pour
former une pâte très-molle. On étend cette pâte avec
le rouleau de l'épaisseur de quelques millimètres;
on la découpe en morceaux qu'on enduit de jaune
d'œuf délayé dans du lait, et on les fait cuire au four.

Salade italienne.

Faites bouillir à l'eau, ou mieux, dans du bouillon,
de jeunes légumes bien frais, tels que pois, carottes,
haricots verts, haricots blancs, fonds d'artichauts;
faites une sauce mayonnaise très-épaisse, versez-la
sur les légumes refroidis, de manière à ce qu'elle les
recouvre, et formez sur le dessus du plat, avec des
filets de carottes ou de haricots verts, un petit dessin
régulier.

Correspondance.

Verneuil, mai 1863.



Ma chère Thérèse, j'ai promis de vous écrire à mon arrivée à Verneuil; je tiens ma parole et vais vous donner le détail de ma vie et de l'emploi de mon temps. Vos bons conseils m'ont aidée à me caser ici le mieux et le plus gaiement possible; je n'aimais pas la campagne, vous le savez; maintenant, je crois que j'en ai su comprendre toutes les beautés; c'est à vous que je le dois.

J'y suis acclimatée et casée; ma grand'mère m'a remis toute autorité, toute direction, comme l'année dernière; elle paraît contente de moi; cela me donne courage pour mieux faire encore.

Notre arrivée à Verneuil a été un vrai triomphe; il ne manquait que des coups de canon, pour achever l'effet de notre entrée royale. Les paysans attendaient dans la cour, qui n'est pas grande, et dans le vestibule, un peu dégradé, un peu vermoulu, mais cela ne fait rien. Les appartements, que Jacques avaient ouverts depuis plusieurs jours, n'en conservaient pas moins, aussi, cette odeur de moisi et de solitude des logis inhabités, odeur sinistre que je déteste cordialement. Bref, j'ai lutté contre elle, en brûlant de l'eau de cologne, en mettant force lilas et résédas dans le salon. J'ai ainsi conjuré les mauvais esprits.

Vous souvenez-vous de notre bon maître de philosophie, au couvent, lorsqu'il nous expliquait le grand Descartes et les esprits, les infiniments petits, les atomes, etc., etc.? Vous écoutiez avec un sérieux et une sagesse dignes d'un meilleur sort; moi, je riais! et je désespérais notre vieux maître. La philosophie de nos paysans se traduit par des présents tout terrestres. Les uns apportent les premières fleurs du printemps: des lilas, de l'aubépine, des roses; d'autres, les premières fraises et les premiers mugnets cueillis au fond des bois; le mugnet, ma fleur chérie; on appelle ce bouquet la part de mademoiselle; les fraises pour grand'mère: j'ai bien le temps d'en manger, et puis elle avant tout!

Voilà ma philosophie. Je vous ai donc promis, chère Thérèse, le détail de mes journées; le voici. Je vous le soumetts en élève décidée à corriger ce qui vous paraîtra défectueux ou condamnable. Vous êtes ma petite maman, je vous obéirai toujours. Comme toutes mes journées sont dressées à peu près sur le même moule, je vais vous faire le récit de

celle d'hier; elle ressemble trait pour trait à celle d'aujourd'hui, et probablement à celle de demain.

LA JOURNÉE DE MADELEINE.

Un soleil radieux m'avait éveillée, et avant huit heures, j'étais descendue au jardin, après avoir fait ma prière et ma toilette.

J'emportai avec moi de l'ouvrage et le petit livre de piété que vous m'avez donné, me conseillant d'en lire chaque jour quelques lignes, et de faire ensuite une courte méditation. L'habitude que j'ai prise, d'après vos bons conseils, de méditer chaque matin pendant un quart d'heure, de rentrer en moi-même pour juger des fautes de la veille, de ce que j'ai appris par celles des autres, ou par leurs bons exemples, m'a rendu un grand service, et je suis résolue à la garder toute ma vie.

J'étais donc allée me réfugier dans un joli bosquet de lilas blanc; les fleurs des arbres tombaient sur moi, poussées par le vent; on aurait dit une pluie de perles. La rosée brillait encore sur l'herbe de la pelouse et des bordures; la pâquerette et le bouton-d'or pliaient aussi sur leurs tiges, au moindre soufflé de l'air; les poètes diraient du zéphyr, ce sera comme vous voudrez. J'ai pris mon ouvrage et me suis mise à coudre. J'ai entrepris de faire moi-même toutes mes robes et mon linge; vous voyez que je n'ai pas de temps à perdre.

Au bout d'une heure, j'ai vu les fenêtres de grand'mère s'ouvrir; j'ai cueilli à la hâte un petit bouquet de marguerites et d'herbes vertes; et je suis allée lui dire bonjour. Je reste ordinairement près d'elle pendant qu'elle déjeune dans son lit; c'est un moment de récréation, le meilleur de ma journée. Grand'mère est charmante et très-aimable, comme vous savez. Elle a passé une partie de sa vie dans le grand monde—depuis la perte de sa fortune, elle a réduit ses relations et vit dans un cercle plus modeste et plus recueilli—de sorte qu'elle a pu observer, dans le cours de sa longue carrière, toutes les nuances, toutes les misères qui me sont bien inconnues encore. J'ai donc beaucoup à profiter avec elle, et je l'écoute avec joie.

Le reste de la matinée s'est passé à donner mes soins au ménage et à la conduite de la maison qui m'est confiée. J'ai compté avec la cuisinière, ce que je fais chaque jour; j'ai consulté grand'mère pour

savoir ce qu'elle désirait pour dîner. J'ai donné l'ouvrage nécessaire à la femme de chambre, pour l'entretien du linge dont je partage le soin avec elle, et vers une heure, j'ai repris mon travail classique : l'étude de l'histoire et celle de la langue anglaise ; la musique fatigue ma grand'mère ; j'étudie mon piano lorsqu'elle est au jardin ou à la ferme.

Voilà mes délices : la visite à la ferme ! c'est le but chéri de toutes mes promenades, mais ce n'est pas encore l'heure d'en parler. Il me fallait finir le corsage d'une robe de laine mohair, dont j'ai grand besoin ; il fallait aussi couper plusieurs modèles de brassières et de jupons, que la femme de chambre doit faire pour les pauvres avec moi. C'est un travail ; c'est celui que je réserve pour le soir.

Grand'mère est bonne ; elle trouve encore le moyen de donner beaucoup aux pauvres, malgré son peu de fortune. Elle dit qu'à la campagne nous avons besoin de bien peu de chose, et que les pauvres ont besoin de tout.

Voyons, n'ai-je pas tout dit ? non ; j'ai oublié d'avouer que je perds un peu de mon temps de ci, de là ; vous me reconnaissez à ce portrait peu flatteur. Je descends au jardin, je flâne ; je vais à la basse-cour où je prétends faire une visite de propriétaire.

Somme totale, cependant, je m'assujétis au travail le plus que je peux, car je sais que c'est notre devoir à nous autres femmes surtout, destinées au labeur de chaque jour ; quelle que soit notre position, il faut être occupées du soin d'une maison, de l'ordre et de l'économie à y établir, enfin, plus tard, d'une famille dont le bonheur repose en grande partie sur nous, selon que nous avons bien ou mal compris nos devoirs.

Je sais cela fort bien ; le tout est de le mettre en pratique, et je fais mes efforts pour y arriver.

J'ai déjà gagné d'aimer beaucoup le travail à l'aiguille ; et je ne voulais pas en entendre parler autrefois. Maintenant, quand je me vois installée pour quelques heures à ma table à ouvrage, je suis enchantée. Je trouve un plaisir infini à tailler une robe, à la faire seule, à la porter ensuite ; et quand elle va bien, je suis d'une fierté sans pareille. J'ai de bons patrons, des modèles simples, mais excellents ; avec cela, les robes se font très-bien, et c'est une grande économie.

Vous ai-je dit que j'étais allée hier voir monsieur le curé qui m'a donné le soin de son église, pour les fleurs, les nappes d'autel, etc., etc. ? C'est encore une occupation qui va me prendre beaucoup de temps ; mais je n'aurais pas voulu refuser ; je suis bien contente d'être la sacristaine de ma petite paroisse, et nous allons garder pour la Fête-Dieu toutes les roses de nos parterres.

J'ai aussi une heure de lecture dans les bons livres choisis par vous et par ma grand'mère. J'ai lu dernièrement un livre charmant de M. Charles de Mouy, intitulé : *Grands Seigneurs et Grandes Dames du temps passé*. Ce sont des biographies très-intéressantes, dites dans un style qui m'a paru bien clair et bien élégant. La biographie de madame de Maintenon, au point de vue d'institutrice, m'a charmée ; ainsi que celle de madame Des Ursins et de la duchesse d'Abrantès.

Lisez ce livre, grand'mère vous le recommande. On le trouve chez Dentu.

Ma lettre est si longue, que je remets la fin de ma journée à une autre fois. Je vous embrasse de tout cœur.

MODES

Voici une question à laquelle je ne suis nullement disposée à répondre : « Quelle somme une jeune fille ou une jeune femme doit-elle consacrer par an à sa toilette ? » Non-seulement il m'est impossible de fixer un chiffre en général, mais en vous donnant même une moyenne, j'aurais à me reprocher de causer des regrets à plus d'une jeune fille qui serait loin de pouvoir l'atteindre, quand, d'un autre côté, je m'exposerais à la critique de quelques personnes qui, par leur fortune et leurs relations, doivent disposer d'une somme plus considérable que celle suffisant, dans une autre sphère, à toutes les dépenses d'une famille entière.

Il est aussi certaines positions dans le monde qui forcent une femme ayant peu de fortune à plus de frais de toilette qu'une autre plus favorisée sous ce rapport, mais dont les relations sont moins éternelles.

Ce que je puis vous recommander, c'est de ne jamais regarder la toilette comme la dépense la plus importante. Tant que vous êtes jeune fille, vous n'avez aucun conseil à nous demander sur le chiffre de vos dépenses ; vos parents vous donnent la pension qu'ils jugent convenable pour votre entretien ; j'espère cependant que, tout en ne mettant pas de parcimonie, vous ne destinez pas la somme entière à votre toilette. Prenez dès à présent la sage habitude de ne pas être prodigue au moment où vous recevez votre pension ; calculez à l'avance toutes vos dépenses, afin qu'une fantaisie ne vienne pas vous priver d'un objet nécessaire, ou vous enlever le plaisir de faire une bonne œuvre.

Lorsque vous serez mariée et appelée à établir votre budget, n'allez pas faire comme une jeune femme que j'ai vue se désoler de ne pouvoir disposer, pour sa toilette, du quart des appointements de son mari, se trouvant fort raisonnable de ne pas demander plus ; heureusement pour elle, le mari, l'a ramenée à des idées plus justes, en lui montrant que cette somme déjà au-dessus de leurs moyens dès le commencement de leur mariage, ne leur laissait plus que la perspective des dettes lorsque leur famille s'augmenterait.

Le désir de paraître est arrivé à un si haut degré aujourd'hui, que bien des personnes lui sacrifient le bien-être intérieur de tous les jours ; de là est venue cette vogue du faux : les dentelles, les bijoux, les plumes, etc. Tout le monde porte du faux ; on fait, il est vrai, de très-belles imitations. Si je ne trouve aucune honte à ne pouvoir acheter ces objets réservés aux personnes riches, il me semble peu digne, lorsque l'on n'a pas le moyen de se les procurer, de vouloir, dans le monde, faire croire qu'on les possède. Il est cependant de ces imitations simples et très-jolies que l'on peut se permettre, si on les porte seulement parce qu'elles plaisent, et qu'on ne cherche pas à les faire passer pour vraies.

Quelques conseils nous ont été demandés sur la manière d'élever les reposoirs : je n'aime pas ceux faits dans une charpente recouverte de toile, à l'entrée d'un

vestibule, ou dans une salle isolée au milieu d'un parc; on veut figurer une chapelle, mais on ne réussit pas à en faire une jolie, malgré tout ce que l'on peut y réunir de plus riche. Un reposoir tout en fleurs et feuillages, au milieu desquels vous disposerez des bougies, sera de meilleur goût et plus en harmonie avec la fête que vous célébrerez. A Paris, où les processions ne peuvent sortir, les églises sont ornées d'une grande quantité de fleurs, et on sème sur les dalles, des fleurs effeuillées ainsi que cela se fait partout sur le passage du Saint-Sacrement; car il semble que ces dons brillants du Seigneur soient seuls dignes de parer ses autels en ce jour.

Fixez en terre quatre piquets de 2 mètres et demi à 3 mètres, éloignés l'un de l'autre de 50 à 75 centim.; placez en haut une traverse en bois pour les retenir, et au-dessus des deux piquets du milieu, deux branches d'arbre garnies de leurs feuilles, venant se joindre en triangle. Pour donner plus de solidité à votre charpente, tâchez de l'établir devant des arbres après lesquels vous pourrez attacher quelques cordes. Entourez vos piquets de feuillage entremêlé de fleurs, de manière à les cacher entièrement, et faites dépasser quelques branches dans le haut pour former des arcades dans l'intervalle de vos piquets; placez au milieu de ces arcades des suspensions en terre cuite, dans lesquelles vous mettrez quelques-unes de ces plantes à branches retombantes. Faites à la hauteur de 1 mètre 10 cent., avec des branches d'arbre, un autel en forme de console, garnissez cet autel de fleurs et de petits arbustes dans lesquels vous disposerez des bougies sans flambeaux. Tout en mettant de la symétrie dans l'ornement du reposoir, laissez échapper de côté et d'autre quelques branches de feuillage, afin d'éviter une trop grande régularité. Si vous avez une grotte, vous pouvez y dresser votre autel rustique. Surtout, si vous ornez d'arbustes le terrain environnant, ne mettez pas des orangers ou des lauriers dans ces affreuses caisses carrées vertes qui semblent faire partie de ces plantes. Prenez de préférence des arbustes plus communs, que vous pourrez placer dans des vases plus en rapport avec les ornements du reposoir.

Je vous vois toujours dans le même embarras, mes chères amies, pour réparer vos robes de l'an passé. L'une est fanée dans le bas et sur le devant du corsage; une autre est très-fraîche encore, mais elle est ornée de trois grands volants, ce que l'on ne fait plus du tout, et comme elle peut encore vous faire une jolie toilette, vous voudriez la *rajeunir*. Commençons par la première. Vous mettrez dans le bas une bande en taffetas noir, puis sur le devant de la jupe, une autre bande partant de l'ourlet, large à peu près de 20 à 30 centimètres; cette bande se terminera en pointe à la ceinture, et remontera sur le corsage en élargissant jusques sur les épaules. Vous pourrez mettre une rangée de boutons du haut en bas de la robe. Vous rétrécirez les manches, et vous poserez dessus un jockey et un parement en taffetas noir. Vous borderez toutes ces bandes d'un petit ruban tuyauté.

Maintenant, voyons cette robe de soie noire qui est garnie de trois grands volants; si les manches sont trop larges, la jupe est peut-être un peu étroite. Taillez des pointes en alpaga, que vous placerez entre

chaque lé; puis vous ferez de petits volants que vous disposerez en pyramides sur les pointes d'alpaga, et vous entourerez ces pointes d'une ruche en taffetas noir. Pour une robe en étoffe légère, on pourrait couper les volants en ruches que l'on disposerait en grecque, en festons ou en carreaux sur le bas de la jupe, en répétant le même ornement en plus petits sur le corsage.

Je remarque en ce moment une tendance à l'uniformité des nuances dans la toilette; ainsi on mettra la robe bleue, le collet bleu, le chapeau bleu, l'ombrelle bleue et les bottines bleues; ou tout le costume en mauve, vert ou havane; les gants sont souvent du même ton. Il est bon d'assortir les nuances, c'est-à-dire de ne pas mettre du violet avec du bleu, du rouge avec du violet, du solferino avec du ponceau, etc.; mais je ne vous engagerai pas à adopter ce genre de toilette, avec laquelle vous semblez sortir de la cuve d'un teinturier. Ainsi vous aurez une robe en alpaga, gris ou havane, avec le collet pareil; vous mettrez alors un chapeau de la couleur que vous voudrez, soit bleu, vert ou rose, ou bien avec cette même robe havane vous pouvez assortir le chapeau en crin de la même nuance, orné d'un ruban havane, et mettre un châle de couleurs un peu plus vives ou un pardessus en taffetas noir.

Avec les robes d'étoffes légères comme le barège, la gaze de Chambéry ou la mousseline, on ne peut pas faire le collet ou le paletot pareil; dans ce cas, l'écharpe est un vêtement très-joli et fort commode; on peut l'orner d'une ruche ou d'un petit volant, ou bien, si la mousseline est fond blanc, à petit semé, on mettra un bouillonné en mousseline dans lequel on passera un ruban assorti.

Je citerai, pour toilette de jeune fille de douze à quinze ans, une robe en foulard fond blanc avec semé de petits bouquets Pompadour, garnie dans le bas d'une petite ruche simple en taffetas rose, sur laquelle est posée une ruche plus petite en taffetas blanc. On fait la ceinture pareille à la jupe avec pointe montant et descendant, et les bretelles également en foulard garnies de la même ruche. Le corsage est en mousseline blanche; on met avec cette toilette une casaque en taffetas noir, et un chapeau rond en paille d'Italie orné de rubans blancs et de boutons de roses.

J'ai vu, pour petite fille, chez madame Deplanche, une fort jolie toilette bleue et blanche: la robe était en mousseline blanche à petits dessins bleus; le corsage décolleté avec ceinture nouée derrière, les manches courtes; un grand collet en cachemire bleu garni d'un effilé à aiguillettes, et un chapeau rond en crin blanc, orné d'une plume blanche, complétaient ce charmant costume.

Les toilettes de petits garçons ne subissent pas de grands changements; ce sont toujours les petites vestes zouave, avec ou sans jupe, suivant l'âge de l'enfant; tout le costume se fait généralement en même étoffe. Je recommanderai aussi pour enfant de trois à quatre ans, la petite blouse anglaise décolletée et à manches courtes; c'est un vêtement fort commode pour l'été; cette blouse se fait en piqué blanc ou nankin, en toile de lin, ou en alpaga.

Les jupons tiennent aujourd'hui une grande place dans la toilette des dames. Quelle variété dans les nuances, dans les broderies et dans les garnitures! Autrefois on aurait eu honte de porter autre chose

qu'un jupon blanc; les personnes économes en mettaient quelquefois de noirs en les ornant d'une bande de soie piquée. A présent on se pare avec un jupon; l'habitude que l'on a prise de relever les robes fait que l'on apporte beaucoup plus de soin dans la confection des Jupons; on les fait en alpaga, mohair ou cachemire : blanc, havane, gris, rayé gris et noir, brodés en soutache ou broderie russe; souvent les deux ensemble mêlées de velours ou de ganse. On garnit aussi les Jupons d'un ou de deux petits volants bleus ou noirs sur couleur; on borde ces petits volants d'un ruban de taffetas étroit, et l'on pose ce même ruban sur la tête du volant. Les Jupons rayés gris et noir ou blanc et noir peuvent s'ornier d'un volant pareil ou en alpaga noir ou d'une bande noire brodée en blanc. On met peu de volants à ceux d'enfant; on les fait quelquefois en couleur avec bande, mais généralement on les préfère blancs avec plis en dessus de l'ourlet, ou broderie mate également en dessus de l'ourlet; on peut aussi les orner d'une soutache.

On a déjà rétréci les cages du haut, on essaie maintenant de les diminuer un peu du bas; cepen-

dant nous n'en sommes pas encore à les supprimer; à propos de cela, on me demande si ce sont bien les véritables cages Thomson que l'on vend au magasin des Tuileries, 5, rue de l'Échelle. Ce magasin, comme plusieurs autres dans Paris, a un dépôt des sous-jupes de M. Thomson, qui est fabricant et ne vend pas au détail.

Les toilettes de soirées pour l'été sont beaucoup plus simples que celles d'hiver; les robes en grenadine ou gaze de Chambéry sont les plus habillées; les jupes en foulard ou taffetas avec corsage blanc le sont un peu moins, mais sont également très-jolies. Pour toilette de bal d'été, faites une robe en tulle blanche, avec tunique garnie d'une ruche, corsage froncé à la ceinture, garni d'une ruche aux épaules. Pour compléter cette toilette, j'ai vu chez madame Beausier, 43, rue Richelieu, une charmante guirlande en boutons de roses moussues; une autre était en myosotis mêlés de muguet; avec cette coiffure on pourrait orner la jupe de trois ruches bleues.

Pour costumes de voyage, adoptez les nuances solides : la robe d'alpaga ou mohair avec paletot ou collet pareil et le chapeau rond en paille noire ou grise.

EXPLICATIONS

Planche VI.

COTÉ DES BRODERIES : 1 et 2, Garnitures pour robes de mousseline — 3, Mouchoir avec B. M. — 4 et 5, Parure pour enfant — 6, *Méhalu* — 7, *Anna* — 8, A. P. — 9, B. F. enlacés avec couronne de baron — 10, A. G. enlacés — 11 et 12, Parure en lacet — 13, *Henriette* — 14, C. P. — 15 et 16, Bonnet d'enfant — 17 et 18, Chausson d'enfant — 19, E. B. — 20, L. F. enlacés avec couronne de baron — 21, T. T. — 22, E. P. — 23, Écusson avec A. B.

COTÉ DES PATRONS : 1, C. A. — 2, N. A. — 3, *Élisabeth* — 4, Écusson avec J. C. — 5, G. L. — 6, S. C. — 7 à 13, Costume pour petit garçon — 14 à 17, Corset d'enfant — 18 et 19, Bande à soutacher pour le costume d'enfant — 20 et 21, Pantoufle en cuir — 22 à 24, Églantine en laine — 25, Couverture en tricot — 26 et 27, Sac pour les bains — 28, Coin en crochet égyptien — 29, Bavoir — 30 et 31, Bambou pour la jardinière.

COTÉ DES BRODERIES.

- 1 et 2, GARNITURES pour robe de mousseline, plumetis et feston.
- 3, MOUCHOIR avec B. M., feston et plumetis.
- 4 et 5, PARURE pour enfant, point de poste, point à la minute et feston.
- 6, *Méhalu*, plumetis et cordonnet.
- 7, *Anna*, plumetis et cordonnet.
- 8, A. P., plumetis et cordonnet.
- 9, B. F. enlacés avec couronne de baron, plumetis et cordonnet.
- 10, A. G. plumetis et cordonnet.
- 11 et 12, PARURE en lacet sur mousseline double, le bord est festonné.
- 13, *Henriette*, plumetis et cordonnet.
- 14, C. P., plumetis, cordonnet et point de sable.

- 15 et 16, BONNET à trois pièces pour enfant, plumetis.
- 17 et 18, CHAUSSON soutaché pour baby.
- 19, E. B. dans une guirlande, plumetis et cordonnet.
- 20, L. F. enlacés avec couronne de baron.
- 21, T. T., plumetis et cordonnet.
- 22, E. P., plumetis, cordonnet et point de sable.
- 23, ÉCUSSON avec A. B. enlacés, plumetis et cordonnet.

COTÉ DES PATRONS.

- 1, C. A. pour linge de table, plumetis et cordonnet.
- 2, N. A. pour linge de table, plumetis et cordonnet.
- 3, *Élisabeth*, plumetis.
- 4, ÉCUSSON avec J. C., plumetis et cordonnet.

5. G. L. pour linge de table, plumetis et cordonnet.
6. L. G. pour linge de table, plumetis et cordonnet.
7. à 13. Costume pour petit garçon.
17. Veste, devant.
18. Moitié du dos.
9. Manche, dessus.
10. Manche, dessous.
- 11 et 12. Pantalon.
13. Croquis du costume.

Ce petit costume se fait en piqué anglais blanc ou nankin, orné de bandes soutachées en noir. Le dessin n° 18, est destiné à la jupe, et celui n° 19 à la veste et à la ceinture de la jupe.

14 à 17. CORSET D'ENFANT.

14. Devant.

15. Dos.

16. Gousset.

17. Epaulette.

Ce corset se fait en coutil blanc ou en percale. Si vous le faites en percale, avant de tailler votre étoffe, faites des plis de deux centimètres, se touchant; lorsque votre corset sera taillé, piquez tous les plis.

18 et 19. BANDES soutachées pour le costume d'enfant.

20 et 21. PANTOUFLE en cuir avec appliques de velours.

Consultez, pour préparer les appliques en velours, les n° 23 et 24 d'avril. Le cordon noir est une ganse en soie. Le reste du dessin est en soutache d'or; le médaillon du milieu est entouré d'un rang de perles; on peut se procurer ces pantoufles dessinées sur cuir et échantillonnées, ainsi que les moules pour les fleurs en laine, chez mademoiselle Ribault, 3, rue de Rohan.

22 à 24. EGLANTINE en laine.

Il faut être deux personnes pour préparer les pétales; l'une tourne la laine autour du moule, l'autre croise les fils d'archal.

Prenez de la laine en 4 fils, et 2 brins de fil d'archal très-fin recouvert de coton; laissez-les pendre de 5 à 6 centimètres, tournez la laine 24 fois autour du moule en passant sur un des bouts du fil d'archal; à chaque tour vous croisez les deux fils sur la laine; après le dernier tour coupez la laine et les deux fils d'archal à une longueur de 5 centimètres; coupez la laine sur le moule du côté opposé aux fils croisés, serrez avec du fil de lin tous vos bouts de laine en faisant descendre de chaque côté les 5 centimètres de fil d'archal pour former le pétale représenté au n° 23; faites ainsi cinq pétales: les étamines se font avec des bouts de fil à l'extrémité desquels vous faites un nœud; trempez-les dans une eau de gomme que vous aurez teinte avec du safran; pour faire cette teinture, versez de l'eau bouillante sur quelques feuilles de safran, et lorsqu'elle sera refroidie, filtrez à travers une mousseline, quand les étamines seront séchées, nouez-les en bouquet au bout d'un fil d'archal qui vous servira de tige, placez vos pétales autour, et tournez une laine verte du haut en bas de la tige.

25. COUVERTURE en tricot.

Elle se fait par bandes. Prenez trois kilos 1/2 de coton à tricoter, C. B., n° 30, en dix fils, et les aiguilles n° 7, O. Il vous faut 16 bandes.

Montez 70 mailles.

1^{er} RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 68

mailles à l'envers — 1 maille prise derrière l'aiguille. Cette maille se fait à l'endroit.

2^e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 68 mailles simples — 1 maille prise derrière l'aiguille.

3^e RANG. — Comme le 1^{er}.

4^e RANG. — Comme le 2^e.

5^e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 1 maille à l'envers. — Passez le fil derrière l'aiguille comme pour la maille simple — et faites 8 fois: (2 mailles droites — la maille droite se prend comme la maille derrière l'aiguille, mais on ne la tricote pas — 6 mailles simples) — 2 mailles droites — 1 maille à l'envers — 1 maille prise derrière l'aiguille.

6^e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 1 maille simple — passez le fil devant l'aiguille comme pour la maille à l'envers — faites 8 fois: (2 mailles droites — 6 mailles à l'envers) — 1 maille simple — 1 maille derrière l'aiguille.

7^e RANG. — Comme le 3^e.

8^e RANG. — Comme le 6^e.

9^e RANG. — Comme le 5^e.

10^e RANG. — Comme le 6^e.

11^e RANG. — Comme le 1^{er}.

12^e RANG. — Comme le 2^e.

13^e RANG. — Comme le 1^{er}.

14^e RANG. — Comme le 2^e.

Le 1^{er} carreau étant terminé, répétez 8 fois le travail du 5^e rang jusqu'au 14^e rang pour faire les 8 carreaux du bas de la bande. C'est par erreur que le dessin de la planche en représente 9.

85^e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 1 maille à l'envers — passez le fil derrière l'aiguille (il faut avoir soin, pour les mailles droites qui se trouvent dans la bordure et dans les dessins du milieu, de placer toujours le fil à l'envers de la bande, et pour celles qui sont dans le fond, de le laisser à l'endroit de la bande), 2 mailles droites — 6 mailles simples — 2 mailles droites — 46 mailles simples — 2 mailles droites — 6 mailles simples — 2 mailles droites — 1 maille à l'envers — 1 maille derrière l'aiguille.

86^e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 1 maille simple — 2 mailles droites — 6 mailles à l'envers — 2 mailles droites — faites 23 fois: (1 maille simple — 1 maille droite) — 2 mailles droites — 6 mailles à l'envers — 2 mailles droites — 1 maille simple — 1 maille derrière l'aiguille.

87^e RANG. — Comme le 85^e.

88^e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 1 maille simple — 2 mailles droites — 6 mailles à l'envers — 2 mailles droites — faites 23 fois: (1 maille droite — 1 maille simple) — 2 mailles droites — 6 mailles à l'envers — 2 mailles droites — 1 maille simple — 1 maille derrière l'aiguille.

89^e RANG. — Comme le 85^e.

90^e RANG. — Comme le 86^e.

91^e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 11 mailles à l'envers — 46 mailles simples — 11 mailles à l'envers — 1 maille derrière l'aiguille.

92^e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 11 mailles simples — faites 23 fois: (1 maille droite — 1 maille simple) — 11 mailles simples — 1 maille derrière l'aiguille.

93^e RANG. — Comme le 91^e.

94^e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 11 mailles simples — faites 23 fois: (1 maille simple —

tes) — faites 5 fois : (1 maille droite — 1 maille simple) — 2 mailles droites — 6 mailles à l'envers — 2 mailles droites — 1 maille simple — 1 maille derrière l'aiguille.

137° RANG. — Comme le 135°.

138° RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 1 maille simple — 2 mailles droites — 6 mailles à l'envers — 2 mailles droites — faites 5 fois : (1 maille simple — 1 maille droite) — 2 mailles droites — faites 3 fois ; (6 mailles à l'envers — 2 mailles droites) — faites 5 fois : (1 maille simple — 1 maille droite) — 2 mailles droites — 6 mailles à l'envers — 2 mailles droites — 1 maille simple — 1 maille derrière l'aiguille.

139° RANG. — Comme le 135°.

140° RANG. — Comme le 136°.

141° RANG. — Comme le 133°.

142° RANG. — Comme le 134°.

143° RANG. — Comme le 131°.

144° RANG. — Comme le 132°.

145° RANG. — Comme le 125°.

146° RANG. — Comme le 126°.

147° RANG. — Comme le 125°.

148° RANG. — Comme le 128°.

149° RANG. — Comme le 125°.

150° RANG. — Comme le 126°.

151° RANG. — Comme le 123°.

152° RANG. — Comme le 124°.

153° RANG. — Comme le 121°.

154° RANG. — Comme le 122°.

155° RANG. — Comme le 115°.

156° RANG. — Comme le 116°.

157° RANG. — Comme le 115°.

158° RANG. — Comme le 118°.

159° RANG. — Comme le 115°.

160° RANG. — Comme le 116°.

161° RANG. — Comme le 113°.

162° RANG. — Comme le 114°.

163° RANG. — Comme le 111°.

164° RANG. — Comme le 112°.

Retournez au 85° rang, et continuez la bande qui doit avoir de 1 mètre 50 centimètres à 2 mètres, suivant la grandeur du lit. Vous terminerez la bande par le même bord que celui du bas.

Pour les deux bandes de côtés, montez 24 mailles de plus et faites quatre rangs de carreaux sur l'un des côtés.

26 et 27, Sac pour les bains en crochet carré ou filé.

Il se fait en ficelle anglaise n° 3 ; on le double en flanelle ponceau.

Montez 124 mailles et faites un carré de crochet que vous entourerez d'un rang d'écaillés : 1 demi-bride — 4 brides — 1 demi-bride — on prend toutes ces mailles dans le même jour, et l'on borde ce carré de crochet d'un galon de laine tuyauté.

Taillez un morceau de flanelle de 42 centimètres de hauteur, sur 55 centimètres de largeur, pour faire le sac ; pliez la flanelle en deux dans la largeur, réunissez les deux parties par une couture dans le sens de la hauteur, en laissant 3 centimètres sur lesquels vous taillerez un carré de 3 centimètres de chaque côté de la couture pour former le coin du fond du sac. Vous taillerez un coin pareil de l'autre côté ; faites la couture du fond, puis, ramenez l'extrémité de cette couture au bas de celle faite dans la

hauteur ; fixez-la par un point, puis fermez par une petite couture en travers le carré de 3 centimètres que vous avez enlevé ; faites l'autre côté de même.

Posez votre morceau de crochet en pointe sur le sac, comme l'indique le croquis n° 26 ; pour relever les coins de chaque côté du fond, il faut fixer la pointe sur la couture de la flanelle, réunir par quelques points les deux parties du bord du filet, qui se touchent, c'est-à-dire la moitié de la longueur du pli à la petite pointe ; le bas laissera encore un coin double soulevé ; vous le pliez en dehors et le fixerez à la doublure, à l'extrémité de la petite couture en travers qui se trouve au fond en flanelle. Faites en haut du sac un ourlet et une coulisse pour passer les ganses à l'extrémité desquels vous poserez des glands ; puis avec de la petite corde, vous ferez des anses de 40 à 45 centimètres. Ce sac, qui est fort commode pour transporter le costume de bain, peut également s'exécuter en filet ; on fait avec de la ficelle un carré en filet de 31 centimètres, et on le monte comme le sac en crochet.

28, Coin en crochet égyptien.

Nous répétons aujourd'hui, pour nos nouvelles abonnées, l'explication du crochet égyptien que nous avons donnée en novembre.

Faites votre chaîne de 3 mailles par carré :

1^{er} RANG : 1 demi-bride dans la 1^{re} maille — 4 mailles chaînettes — 1 demi-bride dans la 3^e maille en partant de la dernière demi-bride — 4 mailles chaînettes — 1 demi-bride dans la 3^e maille ; continuez ainsi jusqu'à la fin du rang que vous terminerez par : 2 mailles chaînettes — 1 bride prise dans la 2^e maille. Retournez votre ouvrage.

2^e RANG : 5 mailles chaînettes — 1 demi-bride en piquant le crochet dans les deux mailles du milieu qui forment le jour du rang précédent : 4 mailles chaînettes — 1 demi-bride dans les deux mailles formant le milieu du jour suivant ; continuez jusqu'à la fin du rang qui se termine toujours par : 2 mailles chaînettes — 1 bride dans la demi-bride qui se trouve au commencement du rang précédent. Pour faire les carrés pleins qui forment le dessin, il faut remplacer les 4 mailles chaînettes par 4 brides prises dans la demi-bride du rang précédent.

On peut, avec ce point de crochet, exécuter tous les dessins que nous donnons pour filet brodé en biais.

29, BAVOIR en crochet russe avec bord formant entre-deux. Coton C. B. n° 60.

Le crochet russe se fait en demi-brides en allant et revenant sans couper le fil ; lorsque vous avez fait le premier rang de demi-brides, vous tournez votre ouvrage, et, pour faire vos demi-brides, vous piquez le crochet non pas dans le haut de la chaîne du rang précédent, mais dans le fil de la chaîne qui est derrière l'ouvrage, nous désignerons les mailles en crochet russe par le mot *maille*.

Montez 60 mailles.

1^{er} RANG : 60 demi-brides — 1 maille chaînette.

Du 3^e au 5^e RANG : crochet russe en terminant les rangs par une maille chaînette pour augmenter d'une maille par rang.

6^e RANG : 4 mailles chaînettes — 1 bride prise dans la 1^{re} maille — 31 fois : (1 maille chaînette — 1 bride dans la 2^e maille) — 1 maille chaînette — 1 bride dans la 1^{re} maille, coupez le fil et retournez au commencement du rang précédent.

Vous commencez au rang suivant l'entredeux qui se compose de petites feuilles.

Pour exécuter une feuille, faites : 5 mailles chaînettes — tournez deux fois le fil autour du crochet, piquez-le dans la 4^e maille en partant de celle qui est sur le crochet, tirez le fil — tirez 2 fois le fil en le faisant passer dans deux fils — tournez le fil une fois autour du crochet que vous piquez dans la même maille que la précédente — tirez le fil — terminez en tirant 3 fois le fil et le faisant passer dans 2 fils.

7^e RANG : attachez le fil dans la 3^e maille chaînette du 6^e rang — 7 mailles chaînettes — 1 feuille — 1 demi-bride prise dans la 4^e maille — 12 fois : (1 feuille — 1 maille chaînette formant le milieu d'un dessin — 1 feuille — 1 demi-bride prise dans la 3^e maille) — 1 feuille — 7 mailles chaînettes — 1 demi-bride prise dans la 4^e maille ; coupez le fil, retournez au commencement du rang précédent.

8^e RANG : attachez le fil dans la 7^e maille chaînette — 1 demi-bride — 3 fois : (1 feuille — 1 demi-bride qui enferme la maille chaînette que nous avons désignée au rang précédent comme formant le milieu du dessin.) Coupez le fil.

9^e RANG : attachez le fil dans la 1^{re} demi-bride — 7 mailles chaînettes — 1 feuille — 1 demi-bride dans celle où le fil est attaché — 13 fois : (1 feuille — 1 maille chaînette — 1 feuille — 1 demi-bride prise dans celle formant le milieu du dessin.) — 1 feuille — 7 mailles chaînettes — 1 bride triple dans la dernière demi-bride du rang précédent. Retournez votre ouvrage sans couper le fil.

10^e RANG : 1 maille chaînette — 14 fois : (3 mailles chaînettes — 1 demi-bride enfermant la maille chaînette qui sépare les deux feuilles au rang précédent.)

11^e RANG : 6 demi-brides dans chacun des jours formés par les 5 mailles chaînettes au rang précédent. — Terminez par une maille chaînette pour former une augmentation.

Du 12^e au 53^e rang, crochet russe ; en terminant chaque rang par une maille-chaînette pour augmenter d'une maille à tous les rangs, vous aurez, au 53^e rang 129 mailles.

Pour exécuter les 4 rangées de dessins sur le fond à côtes, il faut faire des mailles que nous désignerons par le mot *relief*, et qui se font ainsi : Piquez le crochet comme pour les mailles en crochet russe — tournez le fil autour du crochet — piquez le crochet dans la maille placée immédiatement en dessous de celle dans laquelle il est déjà piqué — tirez le fil — 3 fois (tirez le fil en le faisant passer dans 2 fils).

Nous ne donnerons le détail que des rangs auxquels se font les reliefs, ayant déjà dit que du 12^e au 53^e rang le travail se fait en crochet russe.

19^e RANG : 9 mailles — 1 relief — 1 maille — 1 relief — 4 fois : (15 mailles — 1 relief — 1 maille — 1 relief.) — 8 mailles — 1 maille chaînette.

21^e RANG : 9 mailles — 1 relief — 1 maille — 1 relief — 1 maille — 1 relief — 4 fois : (13 mailles — 1 relief — 1 maille — 1 relief — 1 maille — 1 relief.) — 8 mailles — 1 maille chaînette.

23^e RANG : 10 mailles — 1 relief — 1 maille — 1 relief — 4 fois : (15 mailles — 1 relief — 1 maille — 1 relief.) — 10 mailles — 1 maille chaînette.

29^e RANG : 5 mailles — 1 relief — 1 maille — 1 relief — 5 fois : (15 mailles — 1 relief — 1 maille — 1 relief.) — 5 mailles — 1 maille chaînette.

31^e RANG : 5 mailles — 1 relief — 1 maille — 1 relief — 4 mailles — 1 relief — 5 fois : (13 mailles — 1 relief — 1 maille — 1 relief — 1 maille — 1 relief.) — 5 mailles — 1 maille chaînette.

33^e RANG : 7 mailles — 1 relief — 1 maille — 1 relief — 5 fois : (15 mailles — 1 relief — 1 maille — 1 relief.) — 7 mailles — 1 maille chaînette.

39^e RANG : 2 mailles — 1 relief — 1 maille — 1 relief — 6 fois : (15 mailles — 1 relief — 1 maille — 1 relief.) — 2 mailles — 1 maille chaînette.

41^e RANG : 2 mailles — 1 relief — 1 maille — 1 relief — 1 maille — 1 relief — 6 fois : (13 mailles — 1 relief — 1 maille — 1 relief — 1 maille — 1 relief.) — 2 mailles, 1 maille chaînette.

43^e RANG : 3 mailles — 1 relief — 1 maille — 1 relief — 6 fois : (15 mailles — 1 relief — 1 maille — 1 relief.) — 3 mailles — 1 maille chaînette.

49^e RANG : 1 maille — 1 relief — 1 maille — 1 relief — 11 mailles — 1 relief — 1 maille — 1 relief — 5 fois : (15 mailles — 1 relief — 1 maille — 1 relief.) — 11 mailles — 1 relief — 1 maille — 1 relief — 1 maille — 1 maille chaînette.

51^e RANG : 1 maille — 1 relief — 1 maille — 1 relief — 1 maille — 1 relief — 9 mailles — 1 relief — 1 maille — 1 relief — 5 fois : (13 mailles — 1 relief — 1 maille — 1 relief — 1 maille — 1 relief.) — 9 mailles — 1 relief — 1 maille — 1 relief — 1 maille — 1 maille chaînette.

53^e RANG : 2 mailles — 1 relief — 1 maille — 1 relief — 11 mailles — 1 relief — 1 maille — 1 relief — 5 fois : (15 mailles — 1 relief — 1 maille — 1 relief.) — 11 mailles — 1 relief — 1 maille — 1 relief — 2 mailles — 1 maille chaînette.

Vos 53 rangs de crochet russe terminés, vous faites, pour chaque pièce d'épaule, 90 rangs de crochet russe, de 19 mailles, prises dans les 19 dernières mailles du 53^e rang pour le bras droit, puis dans les 19 premières pour le bras gauche.

Aux 2^e, 12^e, 22^e, 32^e, 42^e, 52^e, 62^e, 72^e et 82^e rangs, faites : 8 mailles — 1 relief — 1 maille — 1 relief — 8 mailles.

Aux 4^e, 14^e, 24^e, 34^e, 44^e, 54^e, 64^e, 74^e et 84^e rangs : 7 mailles — 1 relief — 1 maille — 1 relief — 1 maille — 1 relief — 7 mailles.

Aux 6^e, 16^e, 26^e, 36^e, 46^e, 56^e, 66^e, 76^e et 86^e rangs : 8 mailles — 1 relief — 1 maille — 1 relief — 8 mailles.

Vous attachez ensuite le fil sur le 53^e rang du devant du bavard dans la 10^e maille en partant de la pièce d'épaule, et vous faites au 56^e rang : 4 mailles chaînettes — 34 fois : (1 bride prise dans la 2^e maille — 1 maille chaînette) — 1 bride dans la 2^e maille — coupez le fil.

57^e RANG : comme le 7^e, en répétant 13 fois le dessin au lieu de 12 fois.

58^e RANG : comme le 8^e, en répétant 14 fois le dessin.

59^e RANG : comme le 9^e, en répétant 14 fois le dessin.

60^e RANG : comme le 10^e en répétant 15 fois le dessin.

Faites sur ce rang : 4 mailles chaînettes — 43 fois : (1 bride — 1 maille chaînette) — 4 bride. Réunissez à ce rang, par un surjet maille pour maille, le dernier rang de chaque pièce d'épaule aux 19 mailles du commencement et de la fin.

Faites autour de la pièce d'épaule, pour former une petite manche — 1 rang de demi-bridés.

1^{er} rang : de 4 demi-bridés — 1 maille chaînette — dont il est inutile de donner le compte puisqu'il n'y a plus d'augmentation à faire; ensuite on fera 5 rangs : comme les 7^e, 8^e, 9^e, 10^e et 11^e rangs, en répétant le dessin autant de fois qu'il sera nécessaire.

Autour du bavoir 2 rangs de crochet russe, en faisant, ainsi qu'aux rangs suivants, quelques augmentations aux angles du bas. Ces deux rangs terminés, faites autour du bavoir, excepté sur le devant, c'est-à-dire de l'un des surjets d'une pièce d'épaule à l'autre, un rang de 4 demi-bridés — 1 maille chaînette; et 5 rangs : comme les 7^e, 8^e, 9^e, 10^e et 11^e rangs.

Puis tout autour, même sur le devant, 1 rang de crochet russe.

Pour terminer, vous faites autour du bavoir et des manches, 3 rangs.

1^{er} RANG : + 5 mailles chaînettes — 1 demi-bridé prise dans la 3^e maille — retournez au signe +.

2^e RANG : + 3 mailles chaînettes — 1 demi-bridé prise dans le jour du rang précédent, retournez au signe +.

3^e RANG : + 10 mailles chaînettes — 1 demi-bridé prise dans la 5^e maille en partant du crochet — 2 fois (5 mailles chaînettes — 1 demi-bridé dans la même maille) — 5 mailles chaînettes — 1 demi-bridé dans le 2^e jour du rang précédent — retournez au signe +.

30 et 31. Croquis pour monter la jardinière cachepot donnée aux mois de mars, avril et mai.

Quelques-unes de nos lectrices, éprouvant des difficultés à se procurer la monture en bambou pour la jardinière, nous allons leur indiquer un moyen pour la monter elles-mêmes.

Prenez 24 bouts de branches d'orme ou de lilas de 17 centimètres de longueur, faites à 12 de ces morceaux des entailles comme celles représentées sur le croquis n° 30. Réunissez-en 6 pour le haut et 6 pour le bas, en les fixant, avec de la colle-forte liquide, sur les entailles; lorsque la colle sera séchée vous poserez à chaque angle, en dedans et en dehors — comme sur le croquis n° 31 — une de vos petites branches, en les fixant avec de la colle aux deux cadres du haut

et du bas; mettez ensuite avec un pinceau une couche de vernis à meuble; la monture ainsi préparée, vous collerez vos six panneaux sur la bande en percale, comme nous l'avons expliqué au mois de mai.

IMITATION D'AQUARELLE.

Nous venons rappeler à nos lectrices, en leur envoyant le pendant du bouquet qui a reçu un si aimable accueil, qu'elles peuvent l'encadrer elles-mêmes en employant le moyen que nous leur avons indiqué au mois de mai.

TAPISSERIE COLORIÉE

Pantoufle en laine ou soie d'Alger de plusieurs tons — et perles dorées.

PLANCHE DE TULLE

1. Coin pour voile de fauteuil.
2. Rond pour pelote.
- 3, 4 et 5. Coins et semés pour rideaux ou voiles de fauteuil.
6. Dentelle.

GRAVURE DE MODES

Toilette de jeune fille. — Robe en foulard mauve, à petites raies noires, ceinture à pointes. — Canezou en nanzouk, bandes à petits plis en travers, séparées par des entredeux brodés.

Toilette de petit garçon de trois ans. — Blouse en piqué anglais, avec trois larges plis partant des épaules devant et dans le dos; les plis s'arrêtent au bas de la taille. La manche est également formée par trois plis.

Toilette de jeune fille. — Robe en gaze de Chambéry garnie de trois ruches. — Écharpe pareille. — Chapeau en paille de riz, orné de rubans noirs et bleu Alexandra.

ÉPHÉMÉRIDES

17 JUIN 1696. — MORT DE JEAN SOBIESKI, ROI DE POLOGNE.

Le vainqueur des Ottomans mourut le 17 juin, double anniversaire de sa naissance et de son élection. Ce grand homme réunissait au même degré la valeur, la pitié, la générosité et l'éloquence, et il était aussi bon, aussi facile dans la vie privée que brillant sur le champ de bataille et éloquent dans les conseils. Sa femme était Française et se nommait Marie d'Arquien; il l'aimait tendrement, quoiqu'elle ne le rendit pas heureux. Il refusa de faire un testament,

disant avec tristesse : « Nous ordonnons vivants, et nous ne sommes pas écoutés; morts, le serions-nous? Sobieski repose dans la cathédrale de Cracovie, sous un sarcophage très-simple, qu'ornent seulement la couronne et le sceptre.

Ses batailles, la délivrance de Vienne, sa glorieuse royauté, son patriotisme, étant du domaine de l'histoire, n'ont pas besoin d'être écrits sur le marbre.

Mosaïque

Plantes consacrées aux divinités mythologiques.

Le chêne à Jupiter.
La vigne à Junon.
Le figuier à Saturne.
Le laurier à Apollon.
Le frêne à Mars.
Le dictame à Diane.
Le pin à Cybèle.
La rose et le myrte à Vénus.
Le lierre et les pampres à Bacchus.
Le pavot à Morphée.
Le roseau à Castor et à Pollux.
L'aune et le cèdre aux Euménides.
L'olivier à Minerve.
Les épis à Cérès.
Le peuplier à Hercule.
Le palmier aux Muses.
Le pourpier à Mercure.

La méfiance a bien aussi ses dupes.

M^{me} SWETCHINE.

Le désespoir ne mène à rien, le repentir peut conduire à tout.

M^{me} GUIZOT.

LOGOGRIFFE.

Des anges que l'Eglise à notre amour propose,
Je suis le prince : à tous j'ai donné le signal,
Et levant l'étendard de la plus noble cause,
J'ai triomphé de l'esprit infernal.
Je suis le soutien de la France
Et je veille sur ses destins ;
Au cœur des bons Français j'ai soufflé ma vaillance
Et rallié tous ceux qui flottaient incertains.
— La douceur cependant est aussi mon partage,
Je vous offre un repas frugal, substantiel ;
— Mais n'allez pas goûter au décevant breuvage
Qu'offre à vos vœux trompés la coupe aux bords de
[miel.
— Oh ! croyez-moi plutôt, cherchez l'austère voie !
Si je suis rude, aussi je façonne et polis :
En vain l'impie aux tortueux replis
En s'acharnant sur moi croit trouver une proie,
Il n'use que ses dents, instruments avilis.
— Méprisant ses efforts, entrez dans la carrière
Où vous devez lutter pour conquérir le prix ;
— A vos yeux apparaît la cime du calvaire :
Courage, car c'est là le seuil du paradis ;
— Et le ciel se découvre à vos regards ravis.
M^{me} J. DE GAULLE.

Mot de la Charade de Mai : VINAIGRE.

EXPLICATION DU RÉBUS DE MAI : Qui n'avance pas recule.

RÉBUS



Paris. — Imprimerie Morris et Compagnie, rue Amelot, 64.